

CA 1 I A 59
I 54
Vol. 18, # 3

STORAGE
561/G/154

FOR CIRCULATION
Indian and Eskimo Affairs Program

Programme des affaires indiennes
et esquimaudes

INDIAN NEWS

CA 1 I A 59 I 54 V. >
a31187 011752555b

Vol. 18 No. 3

ISSN 0019-6029

Inuvialuit Territory Possible

by H. H. Bernard

After accepting a proposal for an agreement-in-principle from the Committee For Original Peoples' Entitlement (COPE) to achieve the settlement of Inuvialuit land rights, Northern Affairs Minister Warren Allmand said he saw no great barrier to establishing a separate Inuit territory in the Western Arctic so long as it isn't based along racial lines.

Reading from a letter addressed to both the Prime Minister and Mr. Allmand, Peter Green, COPE Director, said that the organization believed that the government would approve the Mackenzie Valley route. "Let us say clearly and unequivocally to you what our position is about a pipeline. We do not want it. We as Inuvialuit and as Canadians, do not think it is worth the social, environmental and financial costs..."

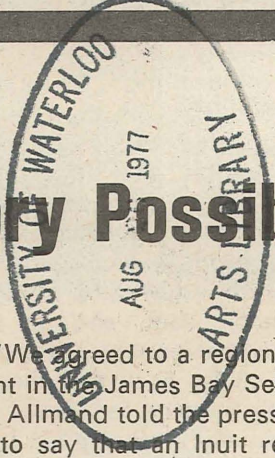
The proposal presented to Mr. Allmand asks for a land rights settlement before any pipeline is started; proposals for a regional municipal government; a public land management agency, and royalties from oil and gas development.

"We agreed to a regional government in the James Bay Settlement," Mr. Allmand told the press. He went on to say that an Inuit request for 3% of royalties for oil and gas also followed the same lines as in the James Bay Agreement but whether those royalties should be 3% or less would be negotiated.

The land claims have an exhaustive, two year study by COPE field workers as its basis. In the 305,000 square miles, according to the study, the Inuit use approximately one-third for hunting, fishing and other activities. Within the 105,000 square-mile territory requested, the Inuit ask for outright ownership of some 65,000 square-miles, giving up aboriginal title to all the rest.

Sam Raddi, president of COPE, asked that the government agree in principle to their land claims prior to any decision on the Mackenzie Valley Pipeline. Allmand replied that first the claim must be examined to determine how great the gulf is between it and the government. He felt that the government could meet

(continued on page 6)



Honorable Dr. Williams Hosts Potlatch In Ottawa

by Theresa Nahanee

The small hotel room is spilling over with some of British Columbia's most outstanding Indian leaders, many of them fishermen... men like Senator Guy Williams, Clarence Joe of Sechelt, James Sewid of Alert Bay, Chief John Clifton of Hartley Bay, Chief Simon Baker of the Squamish band, "Buddy" Recalma of R.A.V.E.N. (Radio and Audio-Visual Educa-

tional Network) and some younger Indian fisherman Lonny Hindle of Hazelton and Aubrey Roberts of Campbell River. The Honorable Senator points proudly to one of the men and says this is one of our young millionaire fishermen from B.C. Before we entered the room, Senator Williams was signing autographs out of the third-floor window for a group of high school students from St. Catharines, Ontario.

(continued on page 3)

Micmac Leaders Present Claim To Government

by Brian Douglas
Micmac News

Nova Scotia's Micmac Indian Leaders presented their claim for Aboriginal Rights to the Federal Government April 25 in an historic and symbolic ceremony on their home ground at the Eskasoni Reserve, about 25 miles south west of Sydney.

The 400 page document, which is the result of 5 years of research by the Union of Nova Scotia Indians, was passed over to Federal Indian Affairs and Northern Development Minister Warren Allmand by the 12 Micmac chiefs in the province on behalf of about 5,500 registered Indians.

The brief is packed with archaeological, anthropological, historical and legal evidence to back the Indian claim to Aboriginal Title, and demands that the Federal Government compensate for social, economic, cultural, educational and political rights that were lost through the destruction of a way of life by the European settlers.

Having free use and occupancy of the land "since time immemorial" and claiming that such rights have never been extinguished by Treaty or other form of compensation, the Micmac claim is based on the loss of use and occupancy of the land and its resources.

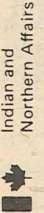
However, it's not money the Indian people want; but written guarantees of programs to cut high unemployment, decrease the high school drop-out rate and infant mortality rate and the full alleviation of socio-economic injustices.

After presentation of the brief to Mr. Allmand with a short symbolic reading of a declaration in Micmac

(continued on page 6)



Affaires indiennes
et du Nord
Ottawa, K1A 0H4
Canada



PER
E78
C235
Vol. 18
No. 3
1977

Ideas / Idées Special Supplement

Indian News is carrying a special supplement called "Ideas/Idées". These supplements are intended to give our readers a general view of Economic Development ventures on Indian Reserves in Canada. This issue features an interview with *Bob Knox*.

NOUVELLES INDIENNES

Vol. 18 No. 3

ISSN 0019-6029

Possibilité de la création d'un territoire pour les Inuvialuit

par H. H. Bernard

Après avoir accepté une entente de principe proposée par le Comité d'étude des droits des autochtones en vue d'un règlement des droits fonciers des Inuvialuit, M. Warren Allmand, ministre des Affaires indiennes, a affirmé qu'il ne voyait aucun obstacle insurmontable à la création d'un territoire distinct dans l'Arctique de l'Ouest, à l'intention des Inuit, pourvu que celui-ci ne repose pas sur des conditions raciales.

Selon M. Peter Green, directeur du Comité d'étude, qui lisait une lettre adressée au Premier ministre et à M. Allmand, son organisation est d'avis que le gouvernement acceptera le tracé de la vallée du Mackenzie. « Nous voulons vous exprimer clairement et sans équivoque notre position à l'égard du pipeline: nous n'en voulons pas. A titre d'Inuvialuit et de Canadiens, nous ne pensons pas que les avantages du pipeline puissent égaler l'enjeu monétaire, social et environnemental ».

Le projet d'entente demande le règlement des droits fonciers avant la construction d'un pipeline, propose une administration municipale régionale, la mise sur pied d'un organisme de gestion des terres publiques et le partage des recettes de l'exploitation des hydrocarbures.

M. Allmand a déclaré aux journalistes: « Le gouvernement a accepté une administration régionale dans la Convention de la baie James. » Il a ajouté que la Convention traitait aussi d'une revendication semblable à celle des Inuit, qui réclament 3 p. 100 des recettes de l'exploitation des hydrocarbures. Toutefois, le pourcentage exact reste à négocier.

Les revendications foncières ont été formulées après deux ans de recherches exhaustives par les agents du Comité d'étude. Selon cette recherche, les Inuit utilisent environ un tiers des 305 000 milles carrés pour la chasse, la pêche et d'autres activités. Des 105 000 milles carrés revendiqués, ils demandent la propriété exclusive d'environ 65 000 milles carrés et cèdent leur titre de premiers occupants sur le reste du territoire.

M. Sam Raddi, président du Comité d'étude des droits des autochtones, a demandé que le gouvernement accepte en principe les revendications foncières avant de prendre une décision sur le pipeline de la vallée du Mackenzie. M. Allmand a répondu que bien que ce soit préférable, il faut d'abord étudier la revendication afin de déterminer l'écart entre celle-ci et la position du gouvernement. Toutefois, selon lui, le gouvernement pourra donner sa réponse avant ce délai.

Quant aux craintes exprimées au cours des réunions précédentes, que le règlement soit modelé sur celui qu'ont obtenu les Cris et les Inuit du Nouveau-Québec dans la Convention de la baie James, M. Allmand a affirmé qu'il n'a jamais été dans l'intention du gouvernement fédéral d'imposer au règlement des revendications un modèle inflexible.

« La politique fédérale reconnaît que les règlements des revendications varieront selon les besoins particuliers des groupes autochtones en cause. C'est là aussi un élément essentiel de la politique du gouvernement sur les revendications, aujourd'hui comme par le passé », a affirmé M. Allmand.

Les chefs micmacs présentent leurs revendications au gouvernement

par Brian Douglas
Micmac News

Les chefs indiens micmacs de la Nouvelle-Ecosse ont présenté une revendication de leurs droits d'autochtones au gouvernement fédéral, le 25 avril, pendant une cérémonie historique et symbolique dans la réserve d'Eskasoni, près de 25 milles au sud-ouest de Sydney.

Les 12 chefs micmacs de la province, représentant environ 5 500 Indiens inscrits, ont remis le document de 400 pages, rédigé après cinq ans de recherches par l'Union des Indiens de la Nouvelle-Ecosse, à l'honorable Warren Allmand, ministre des Affaires indiennes et du Nord canadien.

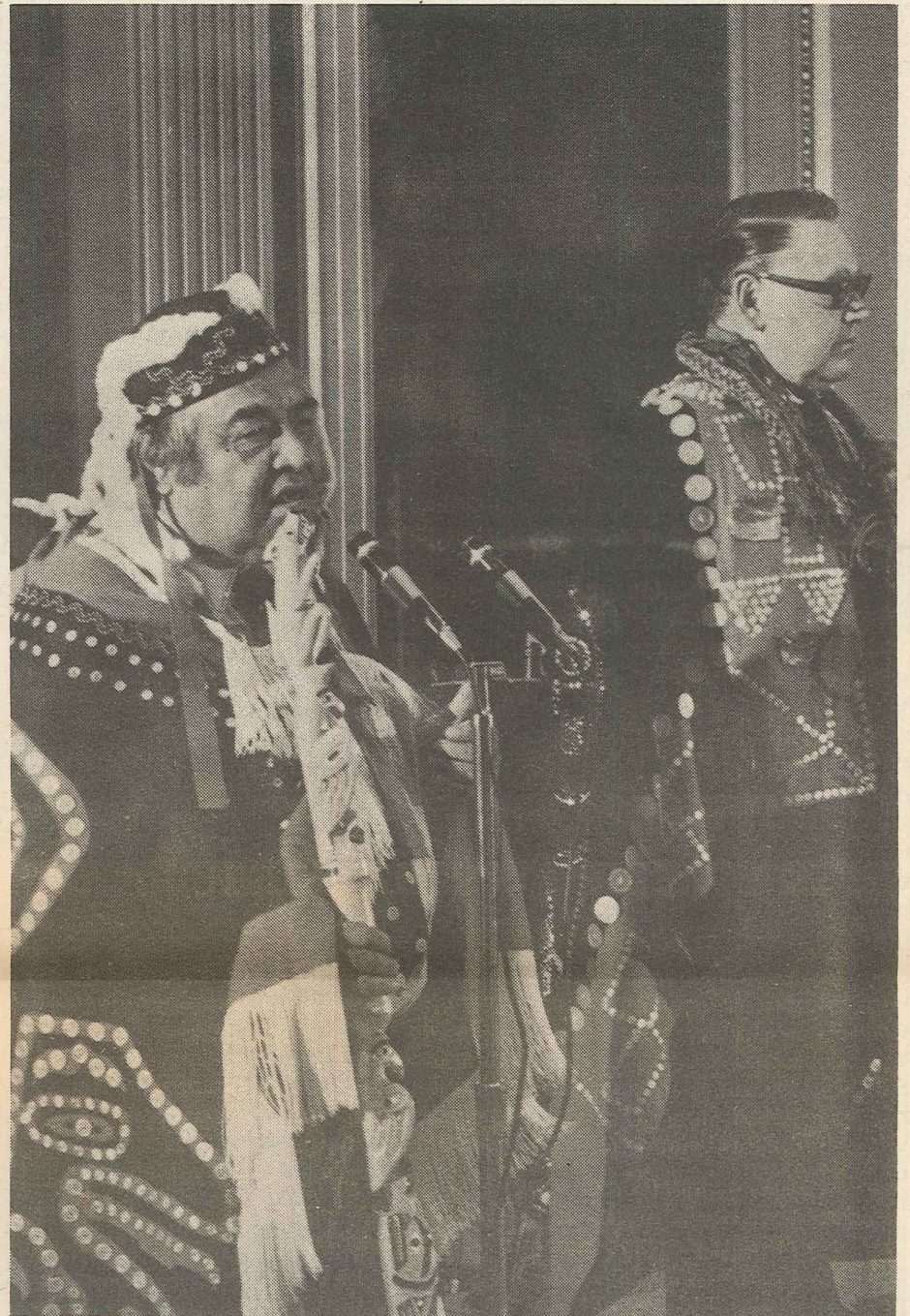
Ce document contient de nombreuses preuves d'ordre archéologique, anthropologique, historique et légal pour appuyer la revendication du droit de premiers habitants

et exige que le gouvernement fédéral dédommage les Indiens pour les droits sociaux, économiques, culturels, éducationnels et politiques, perdus suite à la destruction de leur mode de vie par les pionniers européens.

Le document souligne que les Indiens ont utilisé et possédé ces terres depuis des temps immémoriaux et ne les ont jamais cédées par un traité ou une autre forme d'entente. La revendication des Micmacs est fondée sur la perte de ces droits sur les terres et ses ressources.

Toutefois, les Indiens ne demandent pas une compensation monétaire, mais plutôt des garanties écrites quant à la mise sur pied de programmes pour réduire les taux

(suite page 3)



L'honorable Guy Williams tient un "Potlatch" à Ottawa

par Theresa Nahanee

La petite salle de l'hôtel est remplie de personnalités indiennes de Colombie-Britannique, plusieurs de ces chefs indiens sont des pêcheurs... des hommes comme le sénateur Guy Williams, Clarence Joe de Sechelt, James Sewid d'Alert Bay, le chef John Clifton de Hartley Bay, le chef Simon Baker de la bande Squamish, «Buddy» Recalma de R.A.V.E.N. (Radio and Audio-Visual Educational Network) et de plus jeunes pêcheurs indiens, Lonny Hindle

de Hazelton et Aubrey Roberts de Campbell River. L'honorable sénateur a fièrement pointé le doigt vers un des hommes présents et a déclaré qu'il s'agissait d'un de nos jeunes pêcheurs millionnaires de C.-B. Avant de pénétrer dans la salle, le sénateur Williams signait des autographes d'une fenêtre du troisième étage pour un groupe d'élèves de niveau secondaire de St. Catharines (Ont.).

(suite page 2)

Idées / Ideas Cahier spécial

Nouvelles indiennes publie un cahier spécial intitulé «Idées/Ideas» destiné à renseigner nos lecteurs sur les réalisations des diverses réserves indiennes du Canada dans le domaine de la promotion économique. Dans cette édition: une entrevue avec Bob Knox.



Ninth General Assembly of B.C. Chiefs Meet in Prince George

by H. H. Bernard

PRINCE GEORGE, B.C. — The opening day of the 9th annual assembly of the Union of B.C. Indian Chiefs saw notice given by 6 Indian bands that they were withdrawing from the Union.

The Union, formed eight years earlier to formulate B.C. land claims almost tore itself apart in 1975 when it rejected federal funding. At that time they rejected some \$50 million in funding and grants.

The six bands involved have indicated that they will give their support to a coalition which was formed a week earlier. This newly formed B.C. Coalition of Native Indians represent status and non-status Indians and was formed in an attempt to coordinate the efforts of the various Indian groups with respect to economic issues as well as land claims.

Speaking to the delegates on their first day, Delbert Guerin, chief of the Musqueam band urged others to leave the union with them. He told delegates that since the Union of B.C. Indian Chiefs inception in 1969, it had done nothing to unite the Indians of B.C.

Following his address, one of the chiefs called for a vote of confidence in the U.B.C.I.C. The vote was called and passed unanimously.

In the evening of that first day, speaking to a workshop in the Inn of the North, executive committee member Philip Paul told those in attendance that Indians were being asked to conform to a society that was failing. "The very society we are being asked to participate in is coming apart at the seams," said Mr. Paul.

The second day of the assembly started with Bob Manuel's presentation of a U.B.C.I.C. Land Claims Proposal Organizational Plan. The principles by which this plan was prepared are:

1. That the Indian people of British Columbia never ceded nor surrendered the land and resources of the province of B.C.
2. That the Indian people's lands and rights are guaranteed by the British North America Act with specific terms under the Indian Act.
3. That the programs and services Indian people enjoy are a

direct result of our aboriginal rights to the land.

4. That the legal governing body for Indian people has always been, and still is, and will continue to be our Chiefs and Band Councils.

5. That our reserve land and rights to tax exemptions, services and programs are to be maintained, protected and expanded in a positive manner for all future generations.

6. That the U.B.C.I.C. component parts are:

- (a) Chiefs Council including executive
- (b) District/Tribal Councils
- (c) Band Councils representing their people

7. That the key initiators of action, in terms of achieving our goals, are the local people under the auspices of the Chiefs and Band Councils.

8. That the Chiefs Council is the principle body responsible for formulating short and long term policies on a provincial basis between General Assemblies and according to decisions made there.

9. That the Chiefs' organization shall, under the direction and auspices of the B.C. Indian people, strive for the positive development of Indian self-determination in all areas of concern.

During Mr. Manuel's presentation, Nick Prince, chief of the Necoslie Band told the chairman and delegates that industry is threatening Indian land. Chief Prince who is from near the Fort St. James area

said that Indians in the lower mainland don't fully realize the problems that the Indians here face.

Mr. Prince said that the assembly was being held in the middle of the Carrier nation's territory where fighting is being waged against the proposed McGregor dam; effects of the Williston dam, and as well, logging companies which are pushing them so far back that they are losing their trapping territory.

Mr. Manuel recommended to the assembly that Indians take an inventory of their timber needs and then recommend to government that they set aside tracts of land to be managed by Indians in much the same way the forestry service does.

After Mr. Manuel's presentation, Rose Charlie, president of the Indian Homemakers' Association of B.C. read a position paper asking Indian men and women to stand together. She said that the rejection of funds in 1975 put the people in the position they are in today. She went on to say that now was the time to choose leaders who have not lost the credibility, the trust and the confidence of native people.

Mrs. Charlie said that her group was prepared to support the Union of Chiefs so long as the union recognize the Homemakers' Association and other women's groups, as they also have a keen interest in what happens to the native people in B.C. Her presentation ended with a request to those bands who were considering pulling away from the

union. "We ask you not to make an emotional decision as was made in Chilliwack in 1975. You, as Chief or Councillor, are responsible to your band members."

On the evening of the second day, many delegates attended a banquet where N.I.B. president, Noel Starblanket was the guest speaker. In his address he congratulated the U.B.C.I.C. for arranging such a 'fantastic' assembly. "Not often do you see a congregation of Indian people as large as this assembled here," he said. As well he told them that B. C. was not alone in the problems it has, that all across the country there was a lot of political turmoil as far as Indian organizations were concerned. Perhaps speaking about the coalition, Mr. Starblanket said that he was "committed to all bands and responsible to them on issues regardless of what organization they may be represented by, or what organization they chose to identify with".

After the speeches were over, those in attendance were treated to Indian dances performed by the Stoney Creek Dance Group and the Quesnel Dance Group.



Union of British Columbia Indian Chiefs Elect New Officers

by H. H. Bernard

The last day of the U.B.C.I.C. annual assembly dealt with resolutions in the morning and elections in the afternoon. One of the major motions adopted was one opposing the proposed Kitimat-to-Edmonton pipeline and marine terminal until all native land claims in the province are settled.

George Manuel likened the issue to the Mackenzie Valley Pipeline controversy. In this instance, Kitimat Pipe Line Ltd., proposes to build a marine terminal at Kitimat to form part of a new pipeline system for the transmission of oil to Edmonton.

Mr. Manuel fears that oil spills would destroy the fishing grounds in the Kitimat area, which are important to the Indian people. "The ones to benefit from this proposed project are the multi-national companies, but the people who will suffer most are the Indians along the entire B.C. coast, especially those dependent on marine life," said Mr. Manuel.

Another important resolution which was carried dealt with the need to develop a new and distinct Indian "Government" structure representative of all Indians in British Columbia. This new structure would be based on 16 Tribal Governments with each being fully recognized by all other levels of government as having total autonomy over their respective Tribal territories.

The leaders or Chiefs of each district would form a provincial legislative body with authority to negotiate and deal with all other levels of government in matters of policy, decision-making, and administration determined at the Tribal level.

With the resolution, the Chiefs Council was given a mandate to prepare discussion papers on possible approaches to establishing a system of Indian Tribal Government, and to present such papers for discussion throughout the province with all the Tribal groups in B.C.

The afternoon session started with the election of the new U.B.C.I.C. executive. The vice-presidents elected by region were: Region #1 — Ray Jones; Region #2 — Philip Paul; Region #3 — Don Moses; Region #4 — Archie Patrick. George Manuel, former president of the National Indian Brotherhood, was acclaimed president when both Steven Point of Sardis, and Mr. Manuel's son Bob, declined to let their names stand for election.

Speaking after his acclamation, Mr. Manuel praised both his son and Mr. Point for the work they had done for the U.B.C.I.C. He went on to say that at some future time he sees Mr. Point as president of the U.B.C.I.C. or even president of the N.I.B.

Concerning the U.B.C.I.C. presidency, Mr. Manuel stated that the union was the delegates organiza-

tion, that he only worked for them, a servant. "This organization is you. It's going to be built by you and me working together".

Mr. Manuel told the delegates that they were going to have to put something into the union, they were going to have to come to the meetings, they would have to make suggestions if they wanted to get something out of it.

Speaking about the coalition, Mr. Manuel compared their withdrawing to that of a vote of non-confidence. "By the coalition leaving this assembly is a non-confidence vote for each and every one of you," Mr. Manuel told delegates. He felt that the proper procedure for the coalition would have been to place a motion on the floor of the assembly stating exactly why they were dissatisfied with the union. By putting a non-confidence motion on the floor as to how the union is structured and let the assembly debate and vote on it would have been the best way to resolve the problem.

Mr. Manuel said that he didn't condone anyone walking away from an organization that is struggling. To him it looked as if the stronger bands, the richer bands want to form into an organization over the poorer bands. He concluded by thanking both his son and Mr. Point for not running against him and added that he hoped that the union could overcome the history of the past few years.

INDIAN NEWS

The Indian News is published with the assistance of the Department of Indian and Northern Affairs for free distribution to Indian and others interested in Indian activities.

This monthly publication, edited by Indians, is devoted to news of, for and about Indians and Indian communities. Articles may be reproduced but credit would be appreciated. Opinions contained in these pages are not necessarily those of the Department. Free expression of viewpoint is invited.

Howard Bernard — Editor

400 Laurier Ave. West
Room 351
Ottawa, K1A 0H4, 995-6386

Guy Williams

(suite de la page 1)

Une semaine auparavant seulement, l'honorable sénateur Guy Williams recevait un doctorat honorifique en droit de l'Université Simon Fraser en C.-B. Le chef Johnny Clifton, président de la Fraternité des autochtones de C.-B., lui a dit qu'à sa connaissance, le sénateur pouvait désormais être appelé l'honorable Guy Williams, docteur en droit.



Ce fut une conversation à bâtons rompus. Tout y a passé: les farces, les légendes indiennes et la stratégie employée dans le domaine de l'industrie de la pêche. Les pêcheurs ont discuté de la nouvelle limite de 200 milles au large des côtes de la C.-B. ... et des répercussions que cela aurait sur la pêche et les revendications territoriales dans cette province.

Clarence Joe a fait remarquer qu'il était venu ici il y a seize ans en compagnie de l'honorable Guy Williams et de l'ancien chef Andrew Paul (bande Squamish) pour livrer bataille aux représentants du gouvernement ... il est d'ailleurs bien connu que ces trois hommes ont contribué à faire adopter les pensions de vieillesse, les allocations

familiales et le droit de suffrage fédéral (droit de vote) pour les Indiens du Canada.

Ces dirigeants indiens de la C.-B., qui ont passé 40 années ou plus à «défendre les droits des Indiens», sont en ville pour assister à une fête de la Côte ouest sur la Colline parlementaire parrainée par la société de communications R.A.V.E.N. de C.-B. dont l'honorable Guy Williams sera l'hôte.

«Buddy» Recalma, président de R.A.V.E.N. s'est chargé de faire venir des fruits de mer frais du jour provenant de Colombie-Britannique. Lonny Hindle, qui travaille également pour la société, a été délégué pour donner des conseils sur la préparation des mets aux chefs cuisiniers du Parlement.

La fête

Des ministres, des députés, des sénateurs, des fonctionnaires des Pêches et des Affaires indiennes, des «Indiens d'Ottawa» et d'autres invités se sont réunis dans la salle de bal éclairée aux lustres dans la partie ouest de la Colline pour le festin aux fruits de mer composé de saumon printanier, de crabes, d'huîtres, de crevettes grises et rouges et de saumon de l'Atlantique, apportés frais de Terre-Neuve par avion. Il s'agissait d'une fête «potlatch», comme elles se déroulent en Colombie-Britannique, convenant au rang de l'honorable sénateur dans la société traditionnelle de la Côte ouest.

Bien que cette fête fût parrainée par la société de communications R.A.V.E.N., la Fraternité des autochtones de la Colombie-Britannique

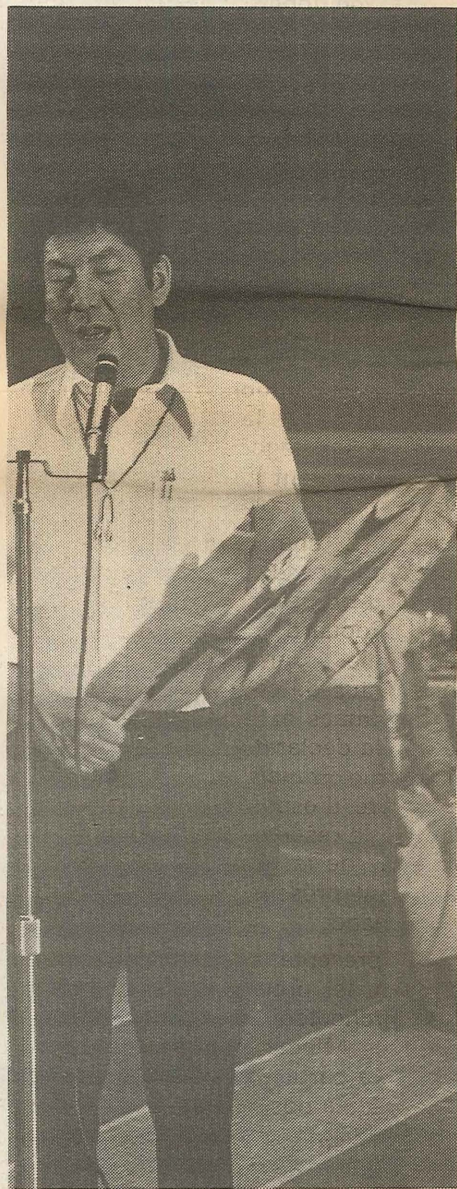


que était venue rendre hommage à l'un des plus fameux hommes de science du Canada dans le domaine des pêcheries, M. A. W. H. Needler, et au sénateur indien, l'hon. Guy Williams. M. Needler est un homme dont les services précieux ont souvent été mis à contribution par des pays étrangers tels que les Etats-Unis, la Russie et le Japon, car il a consacré à l'industrie de la pêche plus de cinquante années passées pour la plupart au ministère fédéral des Pêcheries.

La cérémonie

Portant la cape et le chapeau traditionnels et cérémoniaux kwa-kiutl, l'honorable sénateur a demandé à John Clifton et à James Sewid de trouver M. Needler dans la foule et de l'amener au podium. Mme Dora Cook, fille de M. Sewid, a exécuté une danse traditionnelle et s'est avancée pour présenter à M. Needler la cape cérémoniale qu'elle

(suite page 3)



Honorable Dr. Williams

(continued from page 1)

Only a week before the Honorable Senator Guy Williams was awarded an honorary Doctor of Laws degree from Simon Fraser University in B.C. Chief Johnny Clifton, President of the Native Brotherhood of B.C. tells him he has inquired and the Senator is now to be addressed as the Honorable Dr. Guy Williams.

The talk runs the gamut from jokes and Indian tales to strategy in the fishing industry. The fishermen discuss Canada's new 200-mile-limit off the B.C. coast... what it means to fishing and to land claims in that province.

Clarence Joe remarks that he came here 16 years ago with the Honorable Dr. Williams and the late



Chief Andrew Paul (Squamish band) to wrestle with government officials... all three are noted for their part in securing old age pensions, the family allowance and the federal franchise (right to vote) for Canada's Indian people.

These B.C. Indian leaders, whose career as "fighters for Indian rights" stretches some 40 years or more, are in town to attend a West Coast feast on Parliament Hill sponsored by the R.A.V.E.N. Communications Society of B.C. with the Honorable Dr. Williams as host.

"Buddy" Recalma, president of R.A.V.E.N., had all of the seafood flown in fresh from B.C. that day. Lonny Hindle, who also works for

the Society, is delegated to instruct the parliamentary cooks on how to prepare the feast.

The Feast

Ministers, Members of Parliament, Senators, civil servants of some rank in Fisheries and Indian Affairs, "Ottawa Indians" and other guests assemble in the chandelied ballroom in the West Block on the Hill for the seafood feast of spring salmon, crab, clams, oysters, shrimp, prawn and Atlantic salmon, flown in fresh from Newfoundland. It is a "potlatch" feast, B.C.-style, fitting the Honorable Senator's rank in West Coast society and tradition.

Although it is sponsored by the R.A.V.E.N. Communications Society, the Native Brotherhood of B.C. has come to pay homage to Canada's foremost fisheries scientists, Dr. A. W. H. Needler and to honor their own Indian senator, Dr. Williams. Dr. Needler has been sought out for his expertise by other countries, like the United States, Russia and Japan after devoting 50 years to the fishing industry, most of it with the federal Department of Fisheries.

The Ceremony

Wearing his traditional Kwakiutl ceremonial blanket and hat, the Honorable Senator asks John Clifton and James Sewid to seek out Dr. Needler from the crowd and bring him forward to the podium. Mrs. Dora Cook, daughter of Mr. Sewid, performs a traditional dance and comes forward to present Dr. Needler with the ceremonial blanket she wears in the dance. John Clifton gives him an Indian name and makes him an honorary Kwakiutl Chief. The Honorable Senator Williams declares that this is the greatest honor an Indian can bestow upon a white-man in this country.

Senator Williams credits Dr. Needler with supporting the need for an Indian Fisherman's Assistance Program which to date has generated \$16 million to B.C. Indian fishermen.



A presentation is then made to Mrs. Needler.

table in the West Block ballroom.

Mr. Andre Carron, an audio-visual technician from Restoration of the Department of Indian and Northern Affairs records the event for R.A.V.E.N. and history at the request of the Indian-Eskimo Information Service.

(continued on page 7)



Les chefs micmacs

(suite de la page 1)

trop élevés de chômage, d'abandon des études secondaires et de mortalité infantile et pour alléger les injustices économiques et sociales.

Après la présentation du document à M. Allmand et la lecture symbolique d'une déclaration en micmac et en anglais, M. Alex Denny, président de l'Union des Indiens de la Nouvelle-Ecosse, a affirmé: «Ceci est un grand pas pour les Micmacs de la Nouvelle-Ecosse. Il marque une étape très importante dans notre évolution. Etant optimiste de nature, j'espère que dans 10 ans tous les Micmacs seront sur un pied d'égalité avec la société non indienne au point de vue social, économique, politique et culturel.»

M. Allmand, ministre des Affaires indiennes, a indiqué que le gouvernement fédéral a décidé, en 1973, de négocier les revendications indiennes en fonction de l'utilisation et de la possession traditionnelle des terres, lorsque ces droits n'ont pas été cédés. Il a précisé qu'on étudierait les revendications des Indiens de la Nouvelle-Ecosse selon la méthode habituelle.

Le document doit être présenté au Bureau des revendications des autochtones, qui rencontrera les dirigeants indiens afin de préciser certains détails. Le ministère de la Justice se chargera de l'évaluation de la revendication, et le Cabinet déterminera par la suite si elle est légitime. Les négociations réelles ne commencent probablement pas avant trois ou quatre ans.

Les 12 chefs micmacs de la Nouvelle-Ecosse et certains chefs du Nouveau-Brunswick et de l'Île-du-Prince-Édouard ont assisté à la cérémonie. L'arrivée de certains chefs vêtus du costume traditionnel des Micmacs et la lecture symbolique de la déclaration en micmac par M. Bernie Francis ont créé une atmosphère d'espoir. Les chefs Peter Paul de la réserve d'Eskasoni et Reg Maloney de la réserve de Shubenacadie ont présenté la déclaration à M. Allmand.

Une présentation de diapositives, exposant les preuves réunies sur 19 sites archéologiques, traçait l'histoire des Micmacs de la Nouvelle-Ecosse, à partir de l'an 8 500 avant J.-C. jusqu'à nos jours.

Les Micmacs possédaient leur propre mode de conservation et ils utilisaient et occupaient toute la province pour maintenir leur mode de vie. Avant l'arrivée des Blancs et la destruction subséquente de ce mode de vie, ils possédaient aussi leurs propres programmes politique, éducationnel, économique et social.

Le document souligne que la population micmac de la Nouvelle-Ecosse habite aujourd'hui 46 réserves indiennes, soit 27 275 acres ou 2 p. 100 du territoire qu'elle occupait jadis. Selon le document, la destruction de leur mode de vie se mesure aujourd'hui par un taux de chômage de 94,3 p. 100, un taux d'abandon scolaire de 98,6 p. 100, un taux de mortalité infantile au-dessus de la moyenne et un taux de probabilité de vie au-dessous de la moyenne et moins de services sociaux et médicaux que les non-Indiens.

Du point de vue légal, le document rappelle la Proclamation royale de 1763 qui reconnaissait que les Micmacs n'avaient pas cédé leurs terres par une entente ou par un traité, et le cas Issac, en 1976, au cours duquel la Cour suprême de la Nouvelle-Ecosse a jugé qu'une disposition de la Loi sur la Nouvelle-Ecosse ne s'applique pas à un Indien qui fait la chasse dans une réserve indienne.

Les revendications des Micmacs se résument à un programme de compensation en 11 points. Parmi les revendications, on demande des garanties permettant à l'Indien de pêcher et de piéger dans les réserves et les terres inoccupées de la Couronne.

Les Micmacs veulent des droits dans le domaine de l'éducation afin que, dans leurs communautés, ils puissent adapter le programme d'études à leurs besoins.

Ils veulent des programmes de promotion économique qui leur permettront à leur tour d'élaborer des programmes de promotion économique afin d'améliorer la situation actuelle des Micmacs.

Ils veulent des programmes d'essor social afin de pouvoir obtenir une certaine justice, dans le domaine du bien-être social.

Au niveau politique, ils veulent des administrations locales afin de favoriser et de maintenir l'autonomie des réserves.

Les Micmacs demandent l'expansion de leurs réserves et l'exemption d'impôt aux trois niveaux de gouvernement.

Le peuple indien revendique des redevances sur les ressources minières et autres ressources déjà exploitées ou à exploiter et l'utilisation gratuite des terres inoccupées de la Couronne de la province, y compris celles qui sont louées aux compagnies de pâtes et papiers.

Le document traite aussi du maintien de la culture et demande à cette fin des fonds qui permettront aux Indiens d'être renseignés sur toutes les questions d'ordre culturel et tous les services médicaux. Ils auront alors accès aux services médicaux et aux programmes de soins médicaux convenables.

Jour historique

«Nous marquons aujourd'hui un événement historique dans la vie et l'histoire des Indiens micmacs de ce coin du pays», a affirmé M. Noël Starblanket, président de la Fraternité des Indiens du Canada. «Toutefois, si le gouvernement refuse de reconnaître et de garantir les droits des Micmacs, nous aurons tous la preuve de l'indifférence totale du gouvernement à l'égard de l'exécution de ses obligations morales et légales.»

«Les revendications ne sont pas nouvelles, le peuple indien les connaît toutes. Seul le gouvernement canadien n'a pas tenté de reconnaître, de favoriser et d'étendre les droits du peuple indien.»

M. Starblanket a souligné que le document énonce clairement, avec des «moyens de Blancs», des faits connus par le peuple indien depuis des siècles. Il a indiqué à M. Allmand que le gouvernement fédéral, en tant que tuteur, défenseur et champion du peuple indien, se doit d'assurer un règlement juste.

Il a ajouté que la génération actuelle de chefs serait probablement celle des derniers négociateurs.

M. Starblanket a rappelé aux Indiens le caractère sérieux et historique de la journée. «Tous les Canadiens suivront l'évolution des négociations. Il ne faut pas compromettre ou céder le titre autochtone.»

Après la présentation, les Micmacs de la Nouvelle-Ecosse ont présenté à M. Allmand un petit sac contenant certains remèdes traditionnels et deux lampes d'osier, pour montrer qu'ils font encore appel aux ressources de la terre.



Les chefs indiens

(suite de la page 6)

Après la présentation de M. Manuel, M^{me} Rose Charlie, présidente de l'Association des ménagères indiennes de la Colombie-Britannique, a encouragé les hommes et les femmes indiens à travailler ensemble. Elle a affirmé que le rejet des fonds en 1975 était la cause de la situation actuelle du peuple indien. Elle a ajouté qu'il est temps de choisir des chefs qui n'ont pas perdu la foi et la confiance du peuple.

M^{me} Charlie a déclaré que son groupe est disposé à appuyer l'Union des chefs, si celle-ci reconnaît l'Association des ménagères et les autres groupes féminins, puisque ces derniers s'intéressent aussi à l'avenir des peuples autochtones de la Colombie-Britannique. Dans la conclusion de sa présentation, elle a eu quelques mots pour les bandes qui pensaient se retirer de l'Union. «Nous vous demandons d'éviter de prendre une décision au gré de vos émotions, comme ce fut le cas à Chilliwack en 1975. En tant que chef ou conseiller, vous représentez les membres de vos bandes.»

Pendant la soirée du deuxième jour, de nombreux délégués ont assisté à un banquet dont l'orateur invité était M. Noel Starblanket, président de la Fraternité des Indiens du Canada. Dans son discours, celui-ci a félicité l'Union des chefs indiens d'avoir organisé une réunion «fantastique». Aux dires de M. Starblanket, nous n'avons pas souvent l'occasion de voir une aussi grande assemblée d'Indiens. Et il a ajouté que la Colombie-Britannique n'était pas la seule à avoir des problèmes, que partout dans le pays les organisations indiennes éprouvent des difficultés d'ordre politique. Songeant peut-être à la coalition, il a affirmé qu'il s'était engagé envers toutes les bandes et qu'il était de son devoir de les représenter sur toutes les questions, quelle que soit l'organisation qu'elles représentent ou à laquelle elles s'identifient.»

Après le discours, le *Stoney Creek Dance Group* et le *Quesnel Dance Group* ont présenté un spectacle de danses indiennes.

Election

(suite de la page 6)

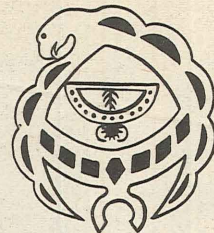
jour président de l'Union et même de la Fraternité des Indiens du Canada.

Au sujet de la présidence, M. Manuel a affirmé que l'Union est l'organisation des délégués et qu'il demeure à leur service. «L'organisation c'est vous. Nous la construisons, vous et moi, ensemble.»

M. Manuel a souligné aux délégués qu'ils devront travailler au sein de l'Union, assister aux réunions et faire des suggestions afin d'en retirer quelque chose.

En ce qui concerne la coalition, M. Manuel a assimilé leur retrait à un vote de censure. Il a noté: «En se retirant de la réunion, la coalition manifestait son désaccord avec chacun d'entre vous.» Selon lui, la coalition aurait dû présenter une motion énonçant la raison de son insatisfaction à l'égard de l'Union. Ainsi, en permettant aux délégués de discuter et de voter sur la structure de l'Union, on aurait pu résoudre le problème.

M. Manuel a affirmé qu'il ne pouvait excuser quelqu'un qui se retirait d'une organisation en difficulté. Il lui a semblé que les bandes les plus fortes et les plus riches veulent former une organisation au détriment des bandes pauvres. Dans sa conclusion, il a remercié son fils et M. Point de ne pas s'être présentés contre lui et a ajouté qu'il souhaitait que l'Union puisse surmonter les difficultés des dernières années.



Guy Williams

(suite de la page 2)

a portée au cours de sa danse. John Clifton lui a donné un nom indien et l'a nommé chef honoraire kwakiutl. L'honorable sénateur Williams a déclaré que c'était le plus grand honneur qu'un Indien pouvait offrir à un homme blanc au Canada.

Le sénateur Williams a félicité M. Needler d'avoir appuyé la mise en œuvre du Programme d'aide aux pêcheurs qui, jusqu'à maintenant a procuré plus de 16 millions de dollars au pêcheurs indiens de Colombie-Britannique. Il a ensuite offert un souvenir à Mme Needler.

La cérémonie s'est terminée par une ronde, danse traditionnelle dans les Prairies; Ken Goodwill battait le tambour et chantait. Près de deux cents invités ont dansé en cercle, la main dans la main, aux sons d'un refrain des Prairies, autour de la table du festin, dans la salle de bal de l'Edifice de l'ouest.

M. André Carron, technicien en audio-visuel des Services de restauration des Affaires indiennes et du Nord a enregistré l'événement pour la société R.A.V.E.N. et pour l'histoire, à la demande du service d'information des Indiens et des Esquimaux.

Aboriginal Land Claims Commission

by H. H. Bernard

The Aboriginal Land Claims Commission is basically no different than any other commission. It is a tool to monitor the feelings of Indian people towards aboriginal rights, what kind of settlement do they want, what kind of conclusions do they see taking place, etc.

This commission, in addition to listening to Status Indians, will also listen to non-status Indians as well as the greater public of British Columbia.

When they are finished listening, the commission will submit their report to the Union of B.C. Indian Chiefs. The union, being a political organization, takes it from there.

The major difference between this commission and others is that it was set up by the Union of B.C.

Indians Chiefs for the Indian people and it doesn't have the backing of an Order In Council like all commissions have.

Co-operation would come from the non-Indian public, hopefully from such places as McMillan Bloedel, the Chamber of Commerce, Labour, Church groups, and any other citizens groups. The views of such groups would be welcomed and appreciated by the commission.

The theory behind the commission is that the Indians of B.C. want a settlement, and they want that settlement to be in the framework of satisfying them, the provincial government, and also the Federal Government as well as the larger society of British Columbia.

The commission itself will comprise approximately 15 people, structured like any other organization. Much like the Berger Enquiry,

this commission would also travel from Indian community to Indian community as well as any non-Indian community that wanted to provide input.

The reason behind this commission was that the federal government and the National Indian Brotherhood agreed to set up commissions which were very different from this one. Mr. Manuel felt that the joint N.I.B./Cabinet commission had very weak points of reference and was just a facilitator, writing position papers and so forth.

Mr. Manuel said that the B.C. Indians didn't want that sort of commission. They wanted a commission that had broader terms of reference so that they could generate discussion on aboriginal rights. The statements that have been coming, in terms of aboriginal rights, have been quite sweeping in

B.C. as well as quite general, with the exception of the Nishga case.

All recommendations will be directly to the Union of B.C. Indian Chiefs who will carry the ball from there. The U.B.C.I.C. will have the report, make the recommendations, as well as accept, amend, or implement it as is. Implementation would mean lobbying the provincial and federal government on whatever the commission's recommendations would be.

The time frame for this commission to be installed and working had been April of this year, but it was stalled due to the fact that there were problems within the U.B.C.I.C. With the calibre of participation and the number of delegates in attendance, plus the show of unity at the Prince George assembly, the proposal was adopted and will now become a reality.

Proposal Is Stepping Stone To Indian Government

by H. H. Bernard

One of the most interesting resolutions which was carried during the three day assembly in Prince George, dealt with the formation of a new and distinct Indian "Government" which would be representative of all Indians in British Columbia.

Chief Victor Adolph of Lillooet feels at this time, that one year from now, when it is introduced that Tribal Governments be recognized, just how important this proposal is. Not band councils, but Band Government.

Only in this way will all the issues that comprise aboriginal rights, aboriginal exercising of these rights, be truly exercised as they see them. All things such as hunting, fishing, use of natural resources, etc. under Tribal Government will then be implemented under that concept.

This government is far different than the present concept of local government under Indian Affairs. Chief Adolph said that at present, the concept of local government under Indian Affairs recognize band councils just for the sake of recognition only. This recognition is only to the extent where it isn't in total depth of self government.

What the people are saying is that the present governmental systems do not recognize aboriginal rights, and if they do it is restricted only within their realms of government. For this reason, Chief Adolph sees the paper that was adopted at the Union of British Columbia Indian Chiefs assembly as a stepping stone towards Tribal Government that will be brought forward in a years time.

There is presently a draft already prepared which is open to amendment during the year, but the objec-

tive is political recognition, both provincially and federally. Tribal Government would be structured much the same as municipalities. Structured from Municipality, Regional District, and then to the Minister of Municipal Affairs which has a voice in the provincial government, and possibly an extension and expansion of this would be where there is representation at those levels. These are the possibilities, not only provincial representatives but also federal representatives.

This would be comparable to the Maori situation in New Zealand where they have four members of parliament who have the same powers as any other member of parliament. When a Maori is elected he is obliged to address himself to the problems of the Maori. He has no recourse except to speak for his people.

Chief Adolph says that in Canada

the Indian people don't have this kind of representation. The Canadian Federal Government tells us that we have a representative, Mr. Len Marchand, but he's not our representative, he is his constituency's representative, which is a non-Indian majority.

In order for Mr. Marchand to survive politically and get re-elected, Chief Adolph said he has got to concentrate on the problems of the non-Indian in the Kamloops constituency. Mr. Marchand cannot be faulted for this because he has got to do his job, he has got to represent the constituency that elected him.

The British Columbia Indians are committed to holding on to their reserves, making them bigger and stronger, making their government possibly as strong as the provincial sovereignty that exists with each provincial government.

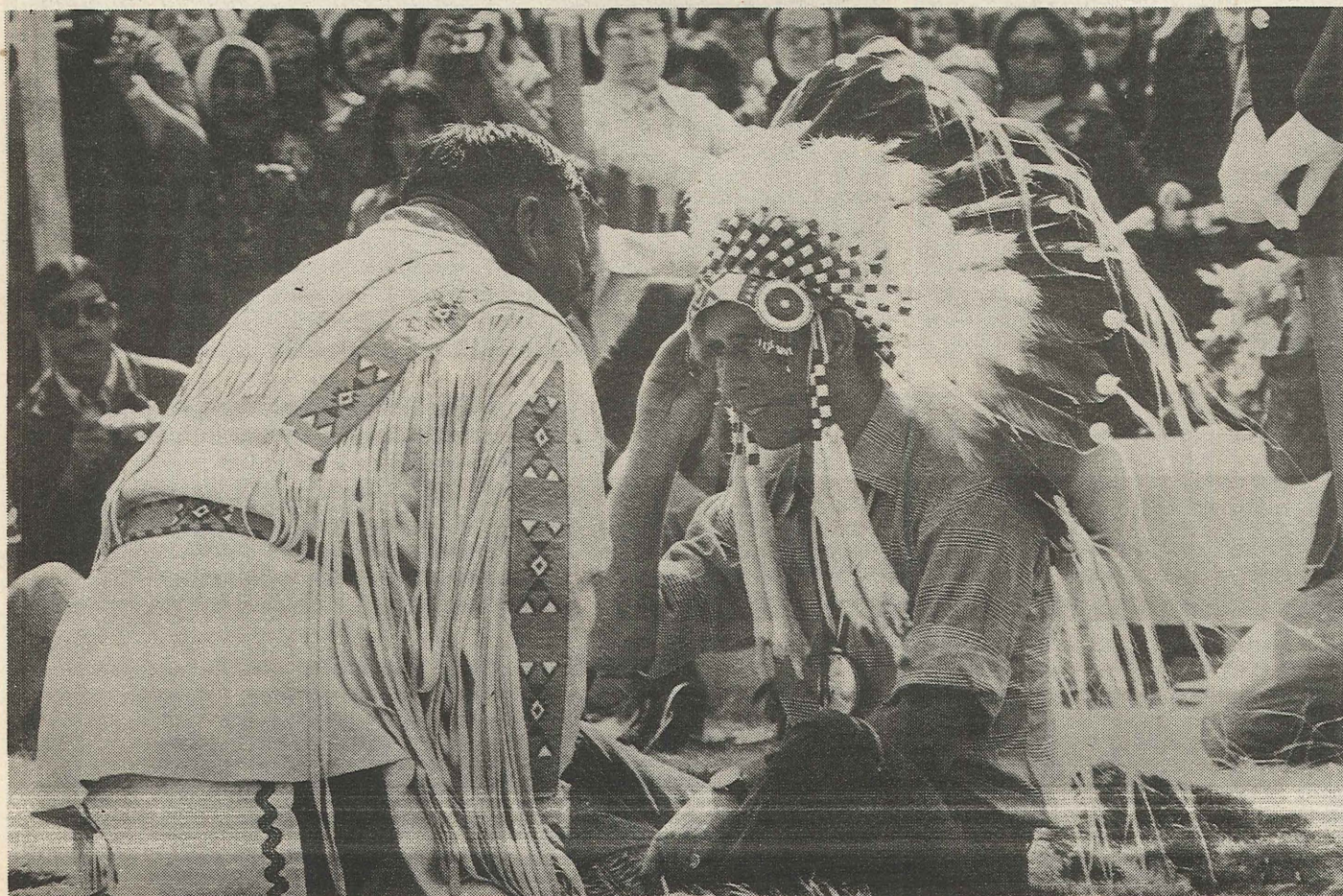


Photo story of Treaty Seven Celebrations coming in next issue.

August

All Indian Rodeo and Pow-Wow Days
Onion Lake Band
Onion Lake, Saskatchewan
August 4-7
7th Annual Fastball Tournament
Whitefish Lake Reserve
Naughton, Ontario
August 6-7

(continued on page 5)

Le son des tambours..

par G. Oskaboose

Le premier pow-wow annuel indien à être tenu depuis plus de cent ans dans la région d'Ottawa est venu à un cheveu près d'être complètement gâché par la pluie.

Les simulations de danse de la pluie allaient bon train dans le centre-ville d'Ottawa, mais les dieux indiens sont parfois favorables et à 18 h le premier jour, le soleil perçait les nuages, le peuple se rassemblait et, pour la première fois en ce siècle, le roulement des tambours indiens envahissait la vallée de l'Outaouais.

Cris, Odawas, Mohawks, Algonquins, Micmacs, Sioux, Ojibways, Iroquois et Winnebagos sont venus de loin renouer les liens avec des vieux amis, fêter ensemble à la façon indienne et «danser au rythme de l'univers».

Selon la directrice du comité organisateur, Yvonne McCrae, le pow-wow réunit des membres de nombreuses tribus et leur fait partager pleinement la même expérience pendant de deux à quatre jours. «On peut manger, dormir, chanter, danser, rire et pleurer au son du tambour, qui scande le pouls de l'univers, et ainsi arriver à comprendre la ronde sacrée de la vie et peut-être à mieux y vivre», dit-elle.

Ces deux journées, consacrées à des cérémonies religieuses et culturelles, mais aussi à de simples distractions, coïncidaient avec la journée des autochtones, proclamée par le maire Lorry Greenberg et fixée le 28 mai. Le pow-wow, qui a eu lieu sur un terrain de camping du township de Nepean, à dix milles d'Ottawa, s'est terminé le 29 mai.

Plus de 250 chanteurs et danseurs venus de l'Ontario, du Manitoba, de la Saskatchewan, du Michigan, de l'Illinois, du Wisconsin et de l'Etat de New-York, se sont présentés à un concours dont l'enjeu s'élevait à \$12 150. Près de 2 000 spectateurs ont assisté ou pris part aux cérémonies.

À l'aube du deuxième jour de la fête, des sorciers et des «porteurs de rouleaux sacrés» procédèrent



NOUVELLES INDIENNES

Publié avec l'aide du ministère des Affaires indiennes et du Nord, «Nouvelles indiennes» est un mensuel distribué gratuitement aux Indiens et aux personnes intéressées aux activités des Indiens. Cette publication est préparée par des Indiens et se consacre aux nouvelles fournies par eux, aux articles qui leur sont destinés ou encore qui concernent les Indiens et les communautés autochtones. Les textes qui paraissent dans ce journal peuvent être reproduits en mentionnant la source. Les opinions émises ne sont pas nécessairement celles du ministère des Affaires indiennes et du Nord. Les lecteurs sont invités à faire valoir leurs points de vue dans nos pages sous forme de lettres à l'éditeur.

Howard Bernard — Rédacteur

400 ouest, avenue Laurier,
Pièce 351,
Ottawa, K1A 0H4
995-6386

Indian Festivals

(continued from page 4)

Enoch Band Pow-Wow
Winterburn, Alberta
August 12-14
Hobbema Indian Days
Four Band Council
Hobbema, Alberta
August 12-14
Opasquia Indian Days Pow-Wow
The Pas Reserve
The Pas, Manitoba
August 12-14
Muskowekwan 5th Annual Fastball
Tournament
Lestock, Saskatchewan
August 13-14
Saskatchewan Indian Summer
Games
Cote Band
Kamsack, Saskatchewan
August 16-19
Chippewa Band Festival
Muncey, Ontario
August
Carrier Festival
Fort St. James, British Columbia
August

September

Annual Indian Open Fastball
Tournament
Shubenacadie Band
September 3-5
Labour Day Weekend Festival
Tobique Reserve
Perth, New Brunswick
September 3-5
Annual Mohawk Fair
Mohawk Band
Deseronto, Ontario
September 17

INDIAN ARTISTS — CONTEST

SUBJECT: The "Indian News" will be introducing new departments in an attempt to keep all Indian people informed of events, programs, policies, and land claims. We are presently developing special "Children's Pages", a "Women's Page" and a "Native Cooking Page".

The "Indian News" invites Indian artists to submit black and white illustrations or graphic designs which can be used to depict the following departments:

1. Sports
2. Children's Pages
3. Women's Page
4. Economic Development
5. Education
6. Community News
7. Native Associations
8. Letters to the Editor
9. Pen Pals
10. News Roundup
11. Native Cooking
12. Poetry

Rules and Regulations

1. All entries must be accompanied with the name, address and postal code, telephone number, age, occupation, social insurance number, band and band number of the artist.

This information is required in the event that the Department of Indian Affairs or other government departments may wish to hire an illustrator on contract for publications or posters relevant to Indians.

2. Artists are invited to submit illustrations for not more than three of the above subject areas.

3. All drawings should be in black and white and packed in such a manner that the quality of the artwork will not be destroyed in transit.

4. Illustrations or drawings should be sent on plain white paper not exceeding 8½ x 14 inches.

5. All drawings, illustrations or graphic design will be retained by the Department of Indian and Northern Affairs.

6. All entries chosen for use in the "Indian News" become the property of the government of Canada.

7. Prizes

\$75 for the best illustrations, drawing or graphic design selected in each of the twelve (12) categories. These illustrations will be used in and become the property of "Indian News".

Pen-Pal Wanted

Silvia Kalisch
Wusterwitzer Str. 24
1806 Wusterwitz
German Democratic Republic
18 years of age. Interests: Music, dancing, books, languages, postage stamps, postcards.

Mr. Barry Wynn
Allanwater Bridge
Ontario.

23 years of age. Ojibway. Interested in corresponding with a Cree girl to share my knowledge.

Authentic Handicrafts Of Fine Quality

A veritable encyclopedia of Quebec Indian and Eskimo art and handicrafts entitled *Artisanat québécois, 3. Indiens et Esquimaux* has recently been published by Les Editions de l'Homme. The authors of the book are Cyril Simard, managing director of the Quebec Handicraft Centre, and Michel Noël, regional crafts supervisor at the Quebec regional office of the Department of Indian and Northern Affairs.

This book of approximately 600 pages unveils the cultural heritage of Quebec Indians and Eskimos and the large contribution they have made to Canadian culture in general and Quebec culture in particular.

Illustrated with numerous pictures of Indian and Eskimo handicrafts, the book describes the various techniques which are used in several crafts, such as the making of birch bark baskets, canoes and snowshoes, moose-hair and porcupine-quill embroidery, beading, basket weaving, engraving, carving and so forth. For each of the techniques, the criteria of authenticity are given, and information is provided on conservation, restoration and utilization.

The appendix contains a list of books and films dealing with Quebec handicrafts.

Artisanat québécois, 3. Indiens et Esquimaux is available in French only in all bookstores. Retail price: \$13.00.

Abamoweg Woodworkers Present Bras d'Or Collection

Nestled along the shores of the Bras d'Or Lakes in Cape Breton, Nova Scotia, is the Indian Reserve of Eskasoni. Here a dedicated group of Canada's oldest inhabiting race have put their hands to preserving a native heritage almost lost in our modern day society — the crafting of one of Canada's native woods.

The name Eskasoni itself is said to be derived from the Micmac "KESSEG-STOOG-NIK" meaning many pine trees. It is only fitting then that these craftsmen should select pine in presenting a collection of fine furniture designed to add warmth and comfort to a home.

Abamoweg started production at the end of June 1976, in an old building on the reserve and employed seven people. In January of this year the Abamoweg line of furniture was displayed at the Toronto Furniture Show and as a result, they now have over twenty retailers 'testing' their product across Canada.

General Manager, J. D. McMeeken, feels that although the present furniture market is quite depressed, he anticipates improved distribution later in the year. It is hoped that by that time the cooperative can have inventory in Vancouver and Montreal, as well as Eskasoni.

According to Mr. McMeeken, the Co-op is experiencing 'growing pains' like any new venture, but the members are enthusiastic about future possibilities and have been encouraged by public response thus

far. Abamoweg has been in actual production only a little over six months and with some improvement in the economic climate, could expand its product line and increase employment opportunities at Eskasoni.

Pine is a distinctive wood, having a definite grain and clearly defined knots. There is individuality in every piece. No two pieces of wood, even from the same tree, are exactly alike. The Abamoweg Woodworkers have endeavoured to preserve the

natural beauty and charm of the wood by careful stock selection and a finish designed to accentuate the extraordinary variation of the pine grain. Due to limited facilities, each piece of furniture is only one of a few available in Canada.

The Bras d'Or Collection

76-110 ROUND DINETTE TABLE (42" Diameter)

76-340 COCKTAIL TABLE (48" x 20" x 17" H)

76-361 MAGAZINE RACK (Woven Pouch)

76-130 DINING ROOM CHAIR

76-331 BUTTERFLY END TABLE (26" x 12" - opens to 24")

76-362 T. V. STAND on CASTERS (27½ x 17" x 38" H)

76-111 RECTANGULAR DINETTE TABLE (54" x 36" x 29" H)

76-363 BOOKCASE (30" x 11" x 37" H)

76-120 DINING BENCH (54" x 14")

76-341 LAMP TABLE (26" x 18" x 23" H)

76-310 CAPTAINS DESK (40" x 24" x 35" H)

76-320 BENCH (18" x 16" x 17" H)

76-330 DROP LEAF COCKTAIL TABLE (48" x 20" - opens to 32")

76-345 HEXAGONAL TABLE (23" x 26" x 23" H)

76-390 MIRROR (39" x 21") and 76-360 CONSOLE SHELF (33" x 10" x 8" H)

76-346 ROUND BUNCHING TABLE (18" diameter - 16½" H)

Solid Pine-In Honey or Old Briar Finishes

...brise un siècle de silence

aux cérémonies du calumet de l'aurore.

Vers le milieu de la journée, le soleil brillait haut dans un ciel sans nuage lorsque Richard Lyons, l'un des anciens de la tribu ojibway, prit la tête d'un défilé multicolore de chanteurs et de danseurs qui déambulèrent dans la «Grande Entrée». On lui décerna l'honneur de porter le drapeau indien, lance de huit pieds ornée d'une frange de plumes d'aigle. Lyons a fait ses preuves de guerrier sur les champs de bataille au cours de la Seconde guerre mondiale.

Après le défilé, Ernest Tootosis, doyen des Cris et homme des plus respectés au pays indien, invoqua la «bénédiction du Grand Esprit» en récitant une prière indienne spéciale. L'herbe sainte «brûlée selon un rite sacré» s'envola en fumée en emportant les prières.

Les Indiens, dont beaucoup travaillent dans des bureaux du centre-ville d'Ottawa, ont festoyé toute la journée dans l'euphorie des spectacles, des sons et des odeurs du pow-wow, ravis par l'odeur piquante des feux de bois, l'arôme délicat de l'herbe sainte qui brûlait, les parures de peaux de daim et de perles et le grondement continu des tambours scandant des mélodies envoûtantes.

La foule a observé, ébahie, Bill Brittan et Robert Bull se glisser dans 20 cerceaux et en sortir comme des rubans de fumée. Elle a ri en entendant Boy Lad de Black River Falls (Wisconsin) parler le langage des oiseaux et des animaux et les imiter en dansant. Elle s'est particulièrement amusée lorsqu'un chiot sorti de la foule des spectateurs est venu se joindre à Boy Lad pour mimer de façon hilarante «un combat de chien dans un village indien». Le petit chien n'avait certes aucunement l'intention de s'en laisser imposer par un imposteur.

Pour calmer les appétits, il y avait quantité d'énormes quartiers de bœuf cuits sur charbon de bois dont on glissait des morceaux dans une galette de pain frais ou entre deux tranches de pain frit à l'indienne. On servait également une

épaisse soupe aux fèves, des boissons gazeuses très froides et de l'excellent thé fort pour arroser le tout.

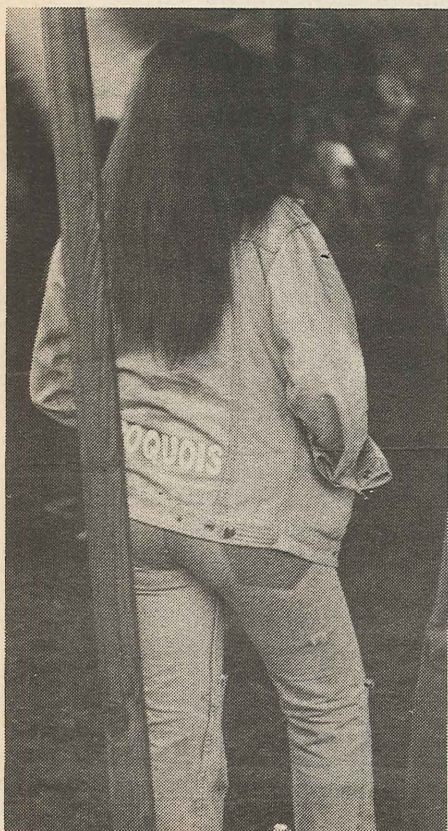
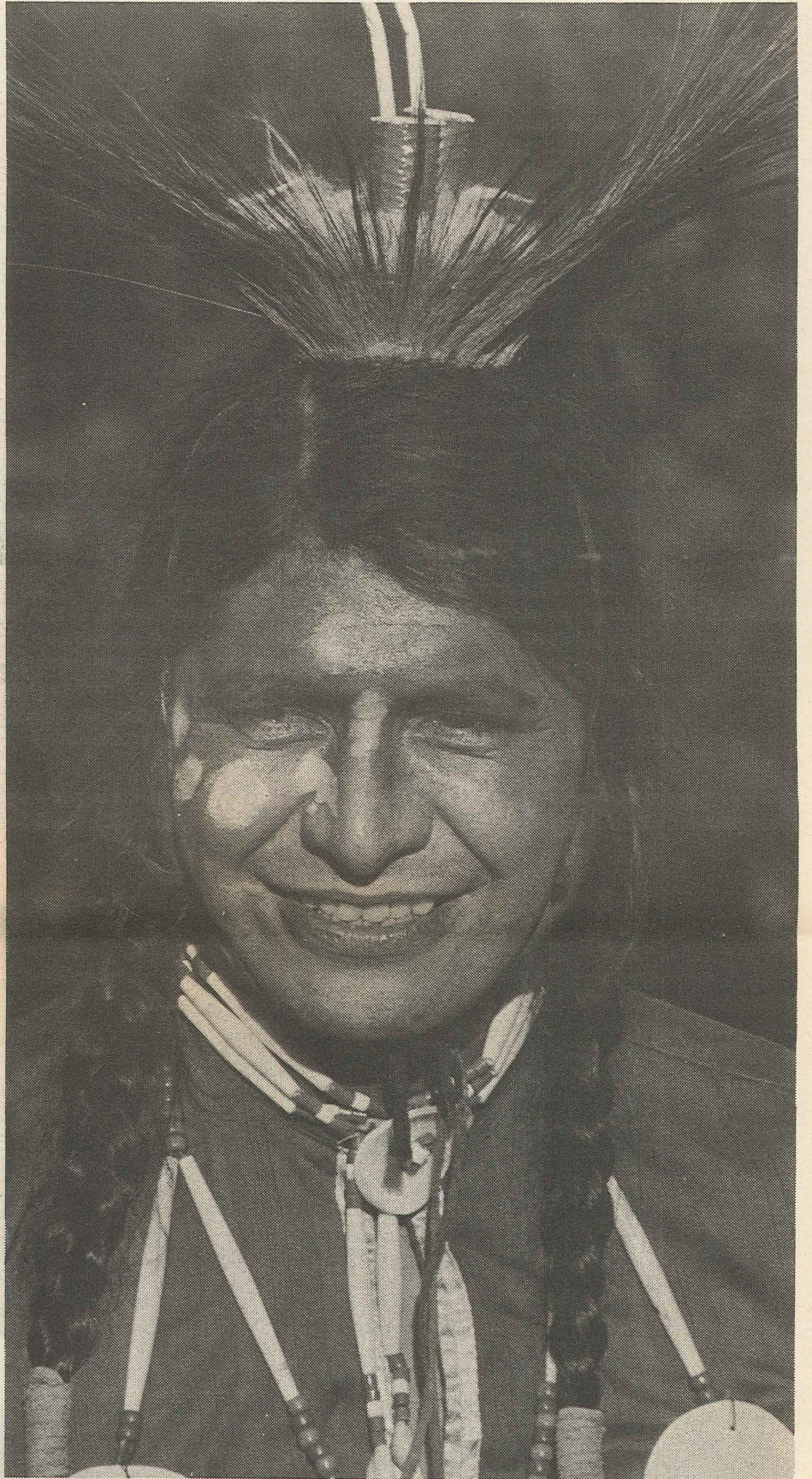
On vendait des objets d'artisanat disposés sur le sol, parmi lesquels on trouvait des colliers de perles, des bracelets de montre, des tours de cou et diverses autres parures.

Mais que les gens s'arrêtassent pour manger ou pour acheter des pièces d'artisanat, c'était toujours le son du tambour qui les invitait à revenir à la grande tente où avait lieu le pow-wow. Les tambours ont résonné et les danses se sont poursuivies toute la journée. Il y avait des danses de bienvenue, des danses saccadées, des danses du cerceau et des danses de l'herbe. L'assistance a également eu droit à des danses traditionnelles pour hommes et femmes, la danse du châte chez les femmes, des danses fantaisistes et les danses de la lance et du bouclier chez les hommes. Il y a même eu une danse dans laquelle les spectateurs ont été invités à entrer.

Les joueurs de tambour représentant la région à l'occasion de cette fête de deux jours étaient les chanteurs de Fort-Qu'appelle. Les six autres tambours venaient de Wikwemikong (Ontario), du Pas (Manitoba), de Thunder Bay (Ontario), de Milwaukee (Wisconsin), de Peterborough (Ontario) et de Chicago (Illinois).

Ken Goodwill, président du comité, a déclaré que le pow-wow avait été «une grande réussite». Selon lui, beaucoup de gens sont retournés chez eux satisfaits, et c'était précisément le but du pow-wow. «L'expérience aura servi, et quand nous nous réunirons à nouveau l'année prochaine, le pow-wow sera encore plus important et mieux réussi».

Parce qu'elle est située au confluent de plusieurs rivières, Ottawa servait autrefois de lieu de rencontre de diverses tribus qui, de concert, y organisaient de très gros pow-wow.



Inuvialuit

(continued from page 1)



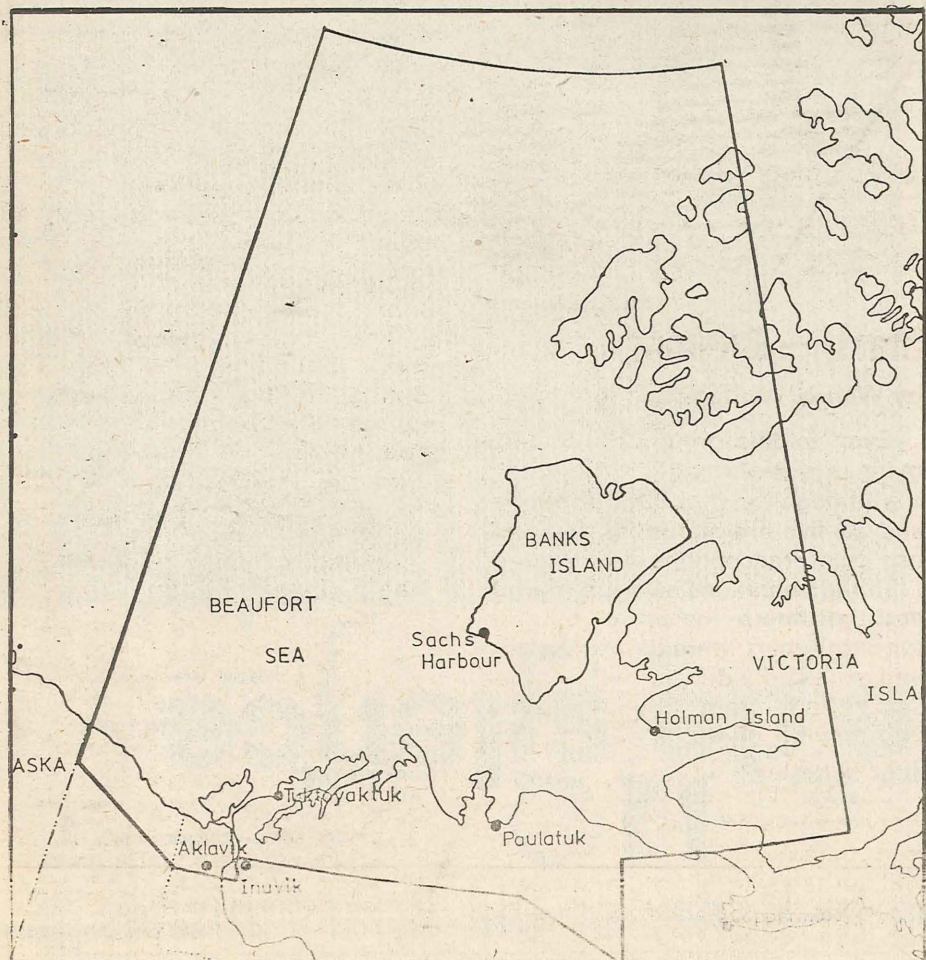
the deadline, adding that this would also be desirable.

Concerning apprehension expressed at earlier meetings that the James Bay settlement with the Cree and Inuit of Northern Quebec would be used as a model for settlement of their claim, Mr. Allmand said that it has never been the intention of the Federal Government that claims set-

tlements adhere to a single and rigid set of standards or elements.

"Federal policy specifically recognizes that claim settlements will vary according to the particular needs of the native group concerned. This has always been an essential part of the Government's claims policy, and it remains so today," said Mr. Allmand.

Western Arctic Region



Micmac Leaders

(continued from page 1)

and English, the president of the Union of Nova Scotia Indians, Alex Denny, said "this is an important step for the Micmacs of Nova Scotia. It represents a very important advance in our future. I'm a born optimist and I hope that in 10 years all Micmacs will be on a par socially, economically, politically and culturally with the non-Indian society."

Indian Affairs Minister Allmand said the Federal Government took the position in 1973 to negotiate Indian claims based on traditional use and occupancy of lands where these rights have not been extinguished. He said the Nova Scotia claim will be processed through regular federal channels.

The brief will be submitted to the Office of Native Claims and several clarification meetings will be held with Indian officials. The claim will then be referred to the Department of Justice for evaluation and then to Cabinet, where it will be determined if there is a basis for a legitimate claim. It could take four years or more before actual negotiations begin.

Each of the 12 chiefs from Nova Scotia and chiefs from New Brunswick and Prince Edward Island attended the ceremony. The appearance of some chiefs in traditional Micmac dress and the symbolic reading of the declaration in Micmac by Bernie Francis gave an air of hope in the future. The declaration was presented to Mr. Allmand by Chief Peter Paul of the Eskasoni Reserve and Chief Reg Maloney of Shubenacadie Reserve.

With evidence gathered from 19 archaeological sites, a slide presentation traced the history of Micmacs in Nova Scotia from 8,500 B.C. to the present day.

The Micmacs had their own conservation system and all of the province had been used and occupied to maintain their way of life. They also had their own political, educational, economic, and social system before the arrival of the white man and subsequent destruction of that way of life.

The brief pointed out that today the Micmac population lives on 46 Indian reserves in Nova Scotia, comprising about 27,275 acres and which gives them control of less than 2% of the land they once occupied. The brief stressed that destruction of their way of life can be measured today in a 94.3% unemployment rate, a 98.6% drop-out rate, a higher than average infant mortality rate and lower life expectancy rate, and fewer medical and social benefits than non-Indians.

In legal terms, the brief pointed to the royal proclamation of 1763, which recognized Micmacs did not cede any land by agreement or treaty and the Isaac's case of 1976 by which the Nova Scotia Supreme Court ruled that a provision of the Nova Scotia Act did not apply to an Indian hunting on an Indian reserve.

The Micmacs demands were outlined in an 11 point compensation program. Among the demands are guarantees that Indians be allowed to fish and trap for animals, fish or

fowl for their own use on reserves and on unoccupied crown land.

They want rights in the area of education in their communities that will have meaning and use to the Micmacs of Nova Scotia.

They want economic development programs so that Micmacs can set forth positive economic development programs that will improve the present situation of Nova Scotia Micmacs.

They want social development programs to gain some measure of social welfare justice.

Politically, they want local government on reserves so local reserve sovereignty is encouraged and maintained.

The Micmacs want an increased land base for the sole use and benefit of Micmac people and complete taxation exemption from all three levels of government.

The Indian people want royalties on all previous and future mineral and other resources of Nova Scotia and free use of unoccupied crown lands in the province including those leased to pulp and paper companies.

The brief also demands cultural preservation through resources which will enable Micmacs to be brought up to date in all cultural areas and medical services. This will enable them to gain guaranteed medical services and guarantee adequate programs of medical care.

Historic Day

"Today marks an historic day in the life and history of the Micmac Indians in this part of the country," said Noel Starblanket, president of the National Indian Brotherhood. "However, if the government refuses to recognize and guarantee the aboriginal rights of Micmacs, it will display to all, the complete disregard the government could have toward the fulfillment of its lawful and moral obligation."

"The claims are not fresh, they are not new to the ears of Indian people. It's only the Canadian Government that has not strived to recognize, encourage and expand the rights of Indian people."

He stressed that the position paper made clear, through 'white means', what the Indian people have known for centuries. He told Mr. Allmand that the Federal Government, as trustee, defender and advocate of Indian people, must ensure a just settlement.

He added that the present generation of Chiefs will probably be the last of the negotiators.

Starblanket reminded Indians of the seriousness and historical significance of the day. "All the eyes of Canada will be upon us and watching how we negotiate... do not compromise or concede aboriginal title."

Following the presentation, the Nova Scotia Micmacs presented Mr. Allmand with a small pouch containing some traditional Micmac medicine and a pair of basket lamps to show they still rely upon and use the resources of the land.

Premier pas vers un gouvernement indien

par H. H. Bernard

La formation d'un nouveau «gouvernement» indien distinct, représentatif de tous les Indiens de la Colombie-Britannique, faisait l'objet d'une des résolutions les plus intéressantes formulées pendant la réunion de trois jours tenue à Prince-George.

Selon le chef Victor Adolf de Lillooet, on comprendra toute l'importance de cette résolution dans un an lorsque les administrations tribales seront reconnues. On ne parle plus de conseil de bande, mais d'administration de bande.

C'est seulement ainsi que les Indiens pourront prendre en main les questions qui traitent des droits des autochtones et de l'exercice de ces droits. L'administration tribale énoncera, selon ce concept, les directives concernant la chasse, la pêche, l'exploitation des ressources naturelles et ainsi de suite.

Cette administration ressemble très peu au concept d'administration locale envisagé par le ministère des Affaires indiennes à l'heure actuelle. D'après le chef Adolf, le concept de l'administration locale, comme le voit le Ministère, ne re-

connait pas aux conseils de bande l'entière autonomie.

Le peuple indien affirme que les régimes administratifs actuels ne reconnaissent pas les droits des autochtones, si ce n'est au niveau des compétences locales. C'est pourquoi le chef Adolf considère le document adopté à la réunion de l'Union des chefs indiens de la Colombie-Britannique comme le premier pas vers l'administration tribale, qui doit être proposée dans un an.

On rédige déjà l'avant-projet, qui peut encore être changé pendant l'année; l'objectif demeure cependant la reconnaissance politique, tant au niveau fédéral que provincial. L'administration tribale ressemblerait à celle des municipalités. Elle comprendrait des représentants de la municipalité, du conseil régional et du ministère des Affaires municipales, au niveau provincial. En échange, elle pourrait aussi avoir des représentants à ces niveaux. Elle serait représentée au niveau provincial et peut-être aussi au niveau fédéral.

Elle serait semblable à l'administration des Maoris de la Nouvelle-Zélande. Ceux-ci élisent quatre députés au Parlement. Le Maori élu

doit s'occuper des problèmes des Maoris et ne parler qu'en leur nom.

Selon le chef Adolf, le peuple indien n'a pas une telle représentativité au Canada. Le gouvernement fédéral affirme que le représentant des Indiens est M. Len Marchand, mais ce dernier est le représentant de sa circonscription qui est de majorité non indienne.

Encore selon le chef Adolf, M. Marchand doit, pour assurer sa survie politique et sa réélection, se

concentrer sur les problèmes des non-Indiens de la circonscription de Kamloops. Il n'est pas à blâmer pour cela, puisqu'il doit faire son travail, soit de représenter les gens qui l'ont élu.

Les Indiens de la Colombie-Britannique se sont engagés à maintenir leurs réserves, à les agrandir et les affermir et à mettre sur pied une administration peut-être aussi puissante que les administrations provinciales.

Les chefs indiens de la C.-B. se réunissent à Prince George

par H. H. Bernard

PRINCE-GEORGE (C.-B.) — Au cours de la première journée de la neuvième réunion annuelle de l'Union des chefs indiens de la Colombie-Britannique, six bandes indiennes ont signalé leur intention de se retirer de l'Union.

Cette dernière, formée il y a huit ans pour formuler les revendications foncières, avait presque causé sa propre dissolution en 1975, en rejetant des subventions de près de 50 millions de dollars du gouvernement fédéral.

Les six bandes en question ont indiqué qu'elles appuieront la coalition, formée une semaine auparavant, pour représenter les Indiens inscrits et non inscrits et coordonner les efforts des groupes indiens dans les domaines des questions économiques et des revendications foncières.

Dans un discours au cours de la première journée, Delbert Guérin, chef de la bande Musqueam, a encouragé les délégués à se retirer de l'Union avec les autres. Selon M. Guérin, depuis ses débuts en 1969, l'Union des chefs indiens n'avait rien fait pour unir les Indiens de la Colombie-Britannique.

Après ce discours, un des chefs a demandé un vote de confiance dans l'Union. Ce dernier a été accordé à l'unanimité.

Pendant la soirée de la première journée, M. Philip Paul, membre du conseil d'administration, a pris la parole devant les délégués dans la salle *Inn of the North*. Il leur a souligné qu'on demande actuellement aux Indiens de se conformer à une société en déclin. Et de dire M. Paul, «Nous sommes appelés à participer à une société qui se désintègre.»

On a débuté la deuxième journée de la réunion avec la présentation par Bob Manuel du plan d'organisation des propositions de revendications foncières. Les principes suivants ont inspiré ce plan:

1. les Indiens de la Colombie-Britannique n'ont jamais cédé ni remis leurs terres ni leurs ressources à la province de la C.-B.;

2. les terres et les droits du peuple indien sont garantis aux termes de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique et de la Loi sur les Indiens;

3. les programmes et les services dont disposent les Indiens sont

les résultats directs des droits des autochtones sur les terres;

4. les chefs et les conseils des bandes ont toujours constitué le corps administratif légal des Indiens et cette situation restera inchangée;

5. le peuple indien doit maintenir, protéger et étendre ses réserves, ses droits à l'exemption d'impôts, ses services et ses programmes pour les générations à venir;

6. les éléments constitutifs de l'Union des chefs indiens de la Colombie-Britannique sont:

- (a) le Conseil des chefs et le conseil d'administration,
- (b) les conseils régionaux ou tribaux,
- (c) les conseils des bandes représentant leur peuple;

7. les gens dans les régions, sous la direction des conseils des bandes et des chefs, prennent les mesures nécessaires pour réaliser les objectifs;

8. le Conseil des chefs est l'organisme chargé de formuler les politiques à court et à long terme, à l'échelle provinciale, entre les réunions générales et en fonction des décisions qui y sont prises;

9. l'organisation des chefs s'efforcera, sous la direction du peuple indien de la Colombie-Britannique, d'atteindre l'autonomie complète pour les Indiens dans les domaines qui les intéressent.

Pendant la présentation de M. Manuel, Nick Prince, chef de la bande Necoslie, a affirmé au président de l'assemblée et aux délégués que l'industrie menace les terres indiennes. Selon le chef Prince, qui est de la région de Fort St-James, les Indiens du sud de la province ne peuvent comprendre pleinement les difficultés qu'affrontent les Indiens de cette région.

M. Prince a rappelé que l'assemblée avait lieu en plein dans le territoire de la nation des Carriers, où se poursuit la lutte contre la construction du barrage McGregor, contre le barrage Williston et les entreprises forestières qui arrachent à cette nation ses territoires de piégeage.

M. Manuel a proposé à la réunion que les Indiens fassent l'inventaire de leurs besoins en bois et qu'ils demandent au gouvernement de leur donner des bandes de terre à administrer de la même façon que le fait le service forestier.

(suite page 3)

Election du nouveau conseil d'administration de l'Union des chefs indiens de la C.-B.

par H. H. Bernard

La dernière journée de la réunion annuelle de l'Union des chefs indiens de la Colombie-Britannique portait l'avant-midi sur des résolutions et l'après-midi sur des élections. On a adopté, entre autres, une motion d'opposition à la construction du pipeline d'Edmonton à Kitimat et du terminus maritime, avant que ne soient réglées les revendications foncières des autochtones de la province.

M. George Manuel a comparé cette question à la controverse du pipeline de la vallée du Mackenzie. La société *Kitimat Pipe Line Ltd.*, propose de construire un terminus maritime à Kitimat, pour le nouveau réseau d'oléoducs jusqu'à Edmonton.

M. Manuel craint que des écoulements de pétrole ne détruisent les bancs de pêche, d'une grande importance pour les Indiens dans la région de Kitimat. Il précise: «Ce sont les multinationales qui profiteront de ce projet, mais les Indiens demeurant le long de la côte de la Colombie-Britannique, particulièrement ceux qui dépendent de la vie marine, sont ceux qui devront en subir les conséquences.»

Une autre résolution importante adoptée pendant la réunion portait sur le besoin de former un nouveau «gouvernement» indien distinct, représentatif de tous les Indiens de la Colombie-Britannique. Cette nouvelle entité regrouperait seize administrations tribales, reconnues par tous les niveaux de gouvernement

comme étant entièrement autonomes dans l'administration de leurs territoires tribaux respectifs.

Les dirigeants ou les chefs de chaque région formeraient un corps législatif provincial muni du pouvoir de négocier et de traiter avec tous les autres niveaux du gouvernement au sujet des politiques, des décisions et de l'administration au niveau tribal.

Avec cette résolution, le Conseil des chefs a reçu le mandat de rédiger des documents de travail sur la façon d'établir un régime d'administration tribale et de diffuser ces documents dans la province, pour que les tribus de la Colombie-Britannique puissent les étudier.

On a commencé la session de l'après-midi avec l'élection du nouveau conseil d'administration de l'Union des chefs indiens de la Colombie-Britannique. Les nouveaux vice-présidents régionaux sont: région n° 1 — Ray Jones; région n° 2 — Philip Paul; région n° 3 — Don Moses; région n° 4 — Archie Patrick. George Manuel, ancien président de la Fraternité des Indiens du Canada, a été élu président par acclamation lorsque Steven Point, de Sardis, et Bob Manuel, fils de M. Manuel, ont retiré leur candidature.

Dans son discours d'acceptation, M. Manuel a félicité son fils et M. Point du bon travail qu'ils ont fait au sein de l'Union des chefs indiens de la Colombie-Britannique. Il a prédit que M. Point serait un

(suite page 3)

Band Information Officers

Five Indian trainees — from Vancouver Island to Nova Scotia — arrived in Ottawa this summer to begin a four-month pilot training program as Band Information Officers.

The program is administered jointly by staff from the Information Division of the Department of Indian and Northern Affairs and two associate professors — Bob Rupert and Marvin Schiff — from the Journalism Department of Carleton University.

The program will equip the trainees with the basic skills and mechanisms of effective communication.

By the end of the summer the trainees are expected to have gained a full range of communication skills that will enable them to first evaluate the information needs of Indian

people and then help them meet those needs.

They are also expected to understand the various programs operated for Indians and be capable of helping them take full advantage of those services.

The major objective of the program is to provide Indian communities with skilled personnel to develop an information system through which Indian people can channel their views, needs, aspirations and problems to their neighbors, government, their leaders and the Department.

The network of communications will be two-way in nature and the Department will use this channel to inform Indian people of programs and policies as well as obtain the necessary feedback.

cated to her people, Vivian took on jobs with various native organizations between school years.

One summer with the Native Women's Society of Nova Scotia as an Information Officer, Vivian travelled throughout the province speaking with native women on the organization and objectives of the society. She also aided in establishing local women's groups. Vivian is not a screaming feminist though she "believes in equal opportunity and pay for women".

Vivian was also involved in the controversial "Aboriginal Rights Paper" researched and compiled by the Union of Nova Scotia Indians. Vivian presented the findings of the paper to the native and non-native population of Nova Scotia. The document, outlining the Indian claim to Nova Scotia was well received by both groups. Vivian felt it created a "better understanding" between the native and non-native people.

Vivian is currently on leave from her job as a radio production assistant with the Native Communications Society of Nova Scotia. Her experiences with the society have led her to believe she would enjoy a career in media.

It isn't all work and no play for Vivian. She plays a number of musical instruments, sings and is the choir director for the Eskasoni Church. Vivian also enjoys disco-dancing and meeting all kinds of people. "I think everyone is interesting, I just love people" she says.

Vivian is very proud to be an Indian she attributes this "sense of pride" to her parents who taught her and her ten brothers and sisters Indian dancing, singing and legends at a very young age.

Vivian still lives on her MicMac Reserve, Eskasoni in Cape Breton, and when she is finished her training she will return and continue to work with and for her people.

Martine has lived most of her life in Montreal where she attended school until she finished grade eleven. She continued onto Cegep where pre-university courses are taken, for two years. Martine then went to the University of Quebec for general courses and to the University of Montreal for music courses.

Martine's work experience is diverse. One summer she worked in a radio station as an announcer for a show. The next year she videotaped the senior citizens of her reserve, to be used for historical research and school circulation. During the past year, Martine substitute taught at the local kindergarten and grade school.

Martine is musical, with a special interest in the violin. She's taking university music courses but would rather play the violin for fun. Her free time is spent practising on the violin at least two hours per day, going to the movies, reading, writing poems and short stories.

Martine likes the theatre and has worked in theatre at the university, playing parts in productions. She would like to do more with the theatre, particularly with young children also.

Martine wants to have more and closer contact with her people, to understand them better. So far she hasn't had enough time to do so because of classes, but she hopes she can in the future. She's also hoping this program will help her in doing this.



Karen Isaac

Karen Isaac

by G. Oskaboose

Busy, busy, busy best describes Karen Isaac, 21-year-old MicMac flying through life at a pace that leaves mere mortals breathless.

Where the attractive brunette from the Restigouche reserve — five hundred miles east of Montreal — is going nobody knows. Where has she been? Well, there have been scattered sightings from as far away as the University of Victoria in British Columbia.

When Karen isn't being busy, she's busy being intense. She's a born perfectionist whose agonizing over every word in a writing assignment may someday pay off in her becoming a great writer.

Karen was born February 16, 1956 one of six children, which may or may not have anything to do with the pace she keeps. Learning to move fast at an early age usually comes with being born into a big family.

Karen came into the Band Information Officer training program because of a deep personal commitment to "help her own people" and because of the challenge.

"It's not just a token summer job with the Department," she says, "It's going to be really challenging."

Challenges are nothing new to Karen. For a girl raised on a small reserve, first-year programs at Carleton University in Ottawa were tough. Second-year Arts and Science programs at the University of Victoria away out in B.C. weren't all that easy either, but she got through them.

Karen plays as hard as she works. At one time or another she's been involved in flying, camping, yoga, TM, jogging and boy-watching.

Ballet is her latest interest and she is busy now trying to con her younger sister into joining with her "for moral support."

"Ballet is so graceful, so feminine," she says, "I love it so much."

Karen isn't a feminist, although she and a bunch of her girlfriends burnt their bras at a beach party when she was "sixteen or so." She said it didn't make much of a fire, but they felt "it was the symbolism that counted."

Karen says feminists always seem to be trying to prove something, "to each other, to themselves."

"I am what I am," she says, "nothing more, nothing less."



Vivian Denny

Vivian Denny

by K. Isaac

I believe in the Indian prayer 'I will never criticize my neighbour or my brother until I have walked a mile in his mocassins'.

Vivian Denny doesn't just make this statement. She lives it. All the time.

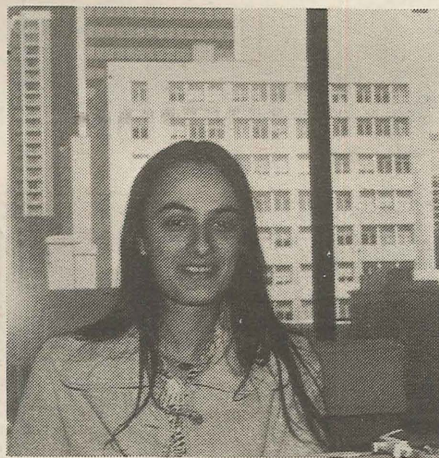
Vivian walked into the Information Officer training program four weeks ago wearing a big smile. She's never lost it.

And its contagious.

Vivian, who has to wear elevator shoes to make it to the 5 foot mark, has already achieved many objectives in her 21 years. And if personality optimism, enthusiasm, initiative, energy and determination are ingredients for success, she'll be achieving a lot more.

At 18, Vivian was the first Indian to graduate from the Breton Education Centre in New Waterford N.S. She later enrolled in the College of Cape Breton's General Arts Program for two and half years.

Very concerned about and dedi-



Martine Dumont

Martine Dumont

by Wendy Whitecloud

Even in this group, Martine Dumont is a minority.

Although the majority are female, and all five are status Indians, only one is a Francophone.

Communications between Martine and the others, including coordinator Bob Rupert, were understandably and expectedly difficult at first. With some help from French-speaking information division staffers, they are improving.

But Martine never had any difficulty communicating one thing — iron determination. An unbending will to achieve her goals shines in the eyes of this slim 20-year-old native of Village des Hurons nearby Quebec City.

Gilbert Oskaboose

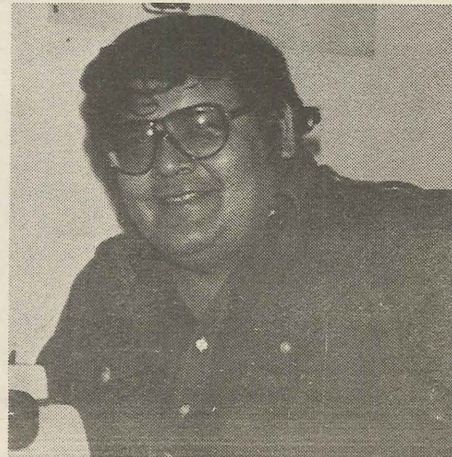
by Martine Dumont

At 36 years of age, having lived and worked in many parts of Canada, Gilbert Oskaboose is well aware of the problems faced by Indians. Through journalism, he hopes to exert a positive influence on the future of his people.

Born on August 21, 1941, Gil was raised along the banks of the Serpent River on an Ojibway reserve in northern Ontario, 90 miles west of Sudbury. For many people the rough, bushy terrain and especially the lack of modern conveniences, made the area attractive.

To Gil it was home. The river, which winds through the reserve, is precious to him. His life revolved around it. In his youth he drank from it, swam in it and skated on it in winter.

"The river has been a very important part of my life," said Gil. "But now it is dying because it has been so heavily polluted."



Gilbert Oskaboose

(continued on page 12)

Agents d'information des bandes

Cinq stagiaires indiens venant des quatre coins du pays, sont arrivés à Ottawa cet été pour participer à un programme-pilote de formation d'agents d'information des bandes qui durera quatre mois.

Le programme est co-administré par le personnel de la Division de l'information du ministère des Affaires indiennes et du Nord et deux professeurs adjoints, Bob Rupert et Marvin Schiff, du département de journalisme de l'Université Carleton.

Le programme fournira aux stagiaires les techniques de base et les mécanismes nécessaires à une communication efficace.

On compte qu'à la fin de l'été, les stagiaires auront acquis la compétence qui leur permettra en premier lieu d'évaluer les besoins des In-

diens en information, puis de satisfaire ceux-ci.

On s'attend également qu'ils connaissent assez bien les programmes à l'intention des Indiens pour être en mesure d'aider ceux-ci à en bénéficier pleinement.

Le programme vise avant tout à doter les collectivités indiennes de personnel qualifié qui mettra sur pied un système d'information par lequel le peuple indien pourra faire connaître ses opinions, besoins, aspirations et problèmes à ses voisins, à son gouvernement, à ses chefs et à son Ministère.

Le réseau de communication fonctionnera dans les deux sens: il permettra au Ministère de faire connaître ses programmes et politiques et aux Indiens de lui transmettre leurs impressions.

Elle s'est prise d'intérêt pour le ballet et essaie de persuader sa jeune sœur de faire de même, question d'encouragement.

«Le ballet est une activité tellement gracieuse, tellement féminine, que je l'aime à la folie.»

Karen n'est pas féministe, bien qu'elle et quelques amies aient brûlé leurs soutiens-gorge lors d'un «party» sur la plage lorsqu'elle avait «environ seize ans». Le feu ne valait pas grand-chose, mais nous considérons que c'était le symbolisme de notre geste qui comptait.»

Selon Karen, les féministes semblent toujours vouloir se prouver quelque chose «à eux-mêmes».

«Je suis ce que je suis, ni plus, ni moins.»



Karen Isaac

Karen Isaac

par G. Oskaboose

Travailleuse comme une abeille, Karen Isaac, Micmac de 21 ans, vit à un rythme palpitant qui coupe le souffle aux autres mortels.

Personne ne sait jusqu'où cette belle brune de la réserve de Restigouche — à cinq cents milles à l'est de Montréal — se rendra. Quels paysages a-t-elle connus? On signale sa présence jusqu'à l'Université de Victoria (Colombie-Britannique).

Lorsque Karen n'est pas occupée, elle s'occupe à vivre intensément. Perfectionniste de nature, ses durs labeurs de rédaction pourraient un jour lui valoir la renommée de grand écrivain.

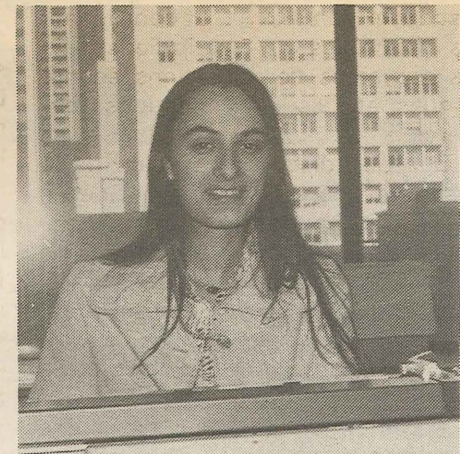
Karen est née le 16 février 1956, dans une famille de six enfants, ce qui pourrait, à la rigueur, expliquer son rythme de vie. La rapidité est une qualité qu'on acquiert tout jeune, dans une grande famille.

Un engagement personnel profond envers son peuple et le défi ont poussé Karen à se joindre au programme de formation d'agents d'information des bandes.

«Il ne s'agit pas d'un simple emploi d'été au Ministère, a-t-elle déclaré. Il s'agit pour moi d'un défi.»

Et Karen s'y connaît en défis! Les cours de première année à l'université Carleton à Ottawa se sont avérés difficiles pour cette jeune femme, venue d'une petite réserve. Le programme *Arts and Sciences* de deuxième année de l'Université de Victoria était tout aussi pénible, mais elle a quand même réussi.

Karen consacre autant d'énergie aux loisirs qu'au travail. Elle a fait du pilotage, du camping, du yoga, du jogging, de la méditation transcendantale et de la contemplation du sexe fort.



Martine Dumont

Martine Dumont

par Wendy Whitecloud

Même ici, Martine Dumont est en position de minorité.

Bien que la plupart des membres de notre groupe soient des femmes et que les cinq participants sont des Indiens inscrits, il ne s'y trouve qu'un seul francophone.

La communication entre Martine et les autres, y compris Bob Rupert, coordonnateur, était très difficile au début. Grâce à l'aide d'agents d'information francophones, la situation s'améliore.

Toutefois, Martine n'a jamais éprouvé de difficulté à faire part d'une chose — sa détermination à toute épreuve. Les yeux de cette mince autochtone du village des Hurons, près de Québec, reflète la volonté ferme de réaliser ses objectifs.

Martine a vécu la majorité de sa vie à Montréal, où elle a fréquenté l'école jusqu'à ce qu'elle termine sa onzième année. Elle a suivi des

cours pré-universitaires pendant deux ans à un C.E.G.E.P. Ensuite elle est allée à l'Université du Québec où elle s'est inscrite à un programme général et à l'Université de Montréal où elle a suivi des cours de musique.

L'expérience de travail de Martine est diversifiée. Un été, elle a travaillé comme speakerine. L'année suivante, elle a fait un enregistrement magnétoscopique des vieillards de sa réserve, aux fins de recherche historique et de diffusion dans les écoles. L'année dernière, Martine était enseignante suppléante à l'école maternelle et élémentaire de l'endroit.

Martine aime la musique et s'intéresse particulièrement au violon. Elle suit des cours de musique à l'université mais elle préfère jouer du violon pour son plaisir personnel. Elle consacre ses loisirs au violon (au moins deux heures par jour), au cinéma, à la lecture et à la rédaction de poèmes et de nouvelles.

Martine aime le théâtre, auquel elle s'est adonnée à l'université. Elle voudrait en faire davantage, surtout avec les tout-petits.

Martine désire se rapprocher de son peuple, afin de mieux le comprendre. Jusqu'à aujourd'hui, ses cours l'en ont empêchée, mais elle espère que l'avenir et le programme lui permettront de réaliser ce rêve.



Vivian Denny

Vivian Denny

par K. Isaac

Je crois en la prière indienne: «Je ne critiquerai jamais mon voisin ou mon frère sans avoir chaussé ses mocassins.»

Ce ne sont pas que de simples paroles. Vivian Denny les vit. Chaque jour.

Vivian est entrée au programme de formation d'agent d'information il y a quatre semaines, arborant un énorme sourire qui ne l'a pas quittée depuis.

Et il est contagieux!

Vivian, qui doit porter des souliers «plate-forme» pour atteindre 5 pieds, a déjà réalisé un grand nombre de ses objectifs au cours de ses 21 ans. Et si l'entregent, l'optimisme, l'enthousiasme, l'esprit d'initiative, l'énergie et la détermination contribuent au succès, elle en réalisera bien d'autres.

Vivian était, à 18 ans, la première Indienne diplômée du *Breton Education Centre* à New Waterford (N.-E.). Ensuite, elle s'est inscrite au programme d'arts général du *College of Cape Breton* pendant deux ans et demi.

A cause de son dévouement pour les siens, Vivian a travaillé pour divers organismes autochtones, au cours de l'été.

Lorsqu'elle était employée au

cours d'un été par la *Native's Woman Society* de la Nouvelle-Ecosse à titre d'agent d'information, Vivian a parcouru la province entière, discutant avec les femmes autochtones de la structure et des objectifs de la Société. Elle a également participé à l'établissement de groupes féminins locaux. Vivian n'est pas une féministe militante bien qu'elle croie au principe: «à travail égal, salaire égal».

Vivian a aussi contribué au *Aboriginal Rights Paper*, document controversé, compilé par l'*Union of Nova Scotia Indians* qui en a fait la recherche. Vivian a présenté les conclusions à la population autochtone et non autochtone de la Nouvelle-Ecosse. Ce document, qui exposait les revendications des Indiens de la Nouvelle-Ecosse, a été bien reçu par les deux parties. Vivian croit qu'il a favorisé un climat de «compréhension accrue» entre les autochtones et non-autochtones.

Vivian, qui est actuellement en permission, est employée à titre d'assistante à la réalisation radiophonique par la *Native Communications Society of Nova Scotia*. Son expérience auprès de la Société lui laisse croire qu'elle aimerait poursuivre une carrière dans le domaine des médias.

Vivian ne fait pas que travailler. Elle joue de certains instruments musicaux, chante et dirige le chœur de l'église d'Eskasoni. Vivian aime beaucoup les danses «disco» et les rencontres. «Je crois que chacun est intéressant, j'aime beaucoup les gens», dit-elle.

Vivian est très fière d'être Indienne; elle attribue cette fierté à ses parents qui lui ont enseigné à elle et à ses dix frères et sœurs, les danses, les chants et les légendes indiennes dès le bas âge.

Vivian vit encore dans sa réserve des Mismacs d'Eskasoni au Cap-Breton. Lorsqu'elle aura terminé sa formation, elle prévoit y retourner et continuer à travailler avec et pour son peuple.

Gilbert Oskaboose

par Martine Dumont

A 36 ans, Gilbert Oskaboose, qui a roulé sa bosse un peu partout dans le pays, connaît à fond les problèmes qu'affrontent les Indiens. Il espère que le journalisme lui permettra d'exercer une influence positive sur l'avenir de son peuple.

Né le 21 août 1941, Gil grandit au bord de la rivière Serpent dans une réserve chippewa du nord de l'Ontario, à 90 milles à l'ouest de Sudbury. La région plaît à certaines gens par sa nature sauvage, particulièrement le manque de commodités modernes. Mais pour Gil, cette région était son chez lui. La rivière, qui serpente dans la réserve, a marqué sa vie car, enfant, elle lui a donné un endroit où boire, nager et patiner l'hiver.

«La rivière a joué un rôle important dans ma vie, mais aujourd'hui elle se meurt à cause de la pollution», dit Gil.

Gil passa dix ans de sa vie à l'internat indien des Jésuites situé à une douzaine de milles à l'est de sa réserve. Il n'a pas conservé que d'heureux souvenirs de cette époque. Il se rappelle les tendres amitiés de jeunesse qu'il y noua et dont

(suite page 12)

Indian Drums Break...



PHOTO FEATURE
BY
GILBERT OSKABOOSE

The first annual Indian pow-wow to be held in the Ottawa area for over 100 years came within a drum-beat of being completely rained out.

Indian "rain-dance jokes" were flying hot and heavy in downtown Ottawa, but Indian gods can be benign and by 6 p.m. of the first day the sun broke through the clouds — the People gathered — and for the first time in this century the sound of Indian drums rolled down the Ottawa Valley.

They came from the far reaches of Indian Country — Cree, Odawa, Mohawk, Algonquin, Micmac, Sioux, Ojibway, Iroquois and Winnebago — to renew old acquaintances, to join together in a celebration of Indian ways and to "dance to the heartbeat of the universe."

Organizing committee head Yvonne McCrae said the pow-wow brings together people of many tribes into a total live-in situation for two to four days.

"You can eat, sleep, sing, dance, laugh and cry to the beat of the drum, which is the heartbeat of the universe and it helps you to understand and perhaps flow better in the sacred circle of life," she said.

The two days of religious and cultural ceremonies — and just plain fun — coincided with Native Citizens Day, which Ottawa mayor Lorry Greenberg had declared to be May 28. The pow-wow was held at a campsite in Nepean Township ten



Information Officers

(suite de la 7)

certaines persistent encore aujourd'hui. Mais, selon lui, les prêtres ont eu le don d'inspirer un dégoût de l'étude, de l'école et de la religion à beaucoup d'élèves.

Vers la fin de son adolescence jusqu'au début de la vingtaine, Gil servit de guide aux chasseurs et pêcheurs américains. Travail qu'il n'a jamais envisagé faire toute sa vie. De surcroît, il voyait que certaines personnes ne venaient pas vraiment se tremper dans la nature sauvage. Il leur fallait les mêmes confort qu'en ville.

«Certains voulaient même des chaises pliantes» se souvient-il. «Ils avaient besoin pas tant d'un guide que d'une bête de somme pour porter leur surplus de bagage.»

Plus tard, Gil entra sur le marché du travail. Il fit divers métiers: draveur, conducteur d'équipement lourd sur des chantiers de construction et de machines dans des manufactures.

Il travailla à l'érection de hautes charpentes d'acier à Terre-Neuve, servit de membre d'équipage sur un chalutier de pêche au saumon sur la côte du Pacifique et passa même une affreuse nuit à tirer de la bière dans un café de Toronto près de Christie Pits.

En 1970, il partit pour Vancouver avec son épouse Evelyn et leurs trois enfants. Evelyn venait d'une réserve située à une trentaine de milles de celle de Gil. Ils se sont rencontrés lorsque Gil travaillait à Sudbury.

A Vancouver, il trouva un emploi intéressant à titre de travailleur social dans un centre indien. Ce centre, où il habitait avec sa famille, recevait des Indiens ayant quelques difficultés à s'adapter à la vie citadine. Là, Gil tentait d'assurer un milieu favorable à des Indiens venant de réserves, d'autres parties du Canada, voire de pénitenciers pour leur permettre de s'intégrer dans le courant de la vie de Vancouver.

Cependant, c'était là un objectif illusoire. Petit à petit, il se vit assumer les pénibles fonctions de gardien et de garde du corps. Déçu, Gil décida d'abandonner ce travail, regrettant toutefois que ces Indiens ne disposent pas d'un meilleur programme d'adaptation qui, croit-il, en vaudrait grandement la peine.

C'est à ce moment-là qu'il décida de faire une mise au point, de trouver et de mettre en valeur ses propres talents. Il savait qu'il ne serait pas facile de retourner aux études. Et ce ne le fut effectivement pas à certaines périodes.

«J'avais parfois l'impression qu'il était trop tard» dit-il. «Souvent je rageais de voir mon professeur, à peine plus âgé que moi, mais ayant derrière lui une longue carrière dans le journalisme.»

Mais Gil persévéra et termina au printemps de cette année un cours de deux ans en journalisme au Vancouver Community College. Il choisit le journalisme parce que, croyait-il, il rejoindrait ainsi un grand auditoire.

Gil veut éveiller le plus de gens possible au peuple indien et à ses problèmes. L'analphabétisme étant en régression chez les Indiens, Gil

pense qu'il est important de les informer pleinement de ce qui les concerne. La formation en communication qu'il reçoit en ce moment au Ministère dans le cadre du programme de formation d'agents d'information des bandes lui permettra de poursuivre ses objectifs.

Gil ne sait pas encore comment il se servira de ses nouvelles compétences. Mais l'homme dynamique qu'est Gil trouvera bien un moyen.

Wendy Whitecloud

par Vivian Denny

Il semblerait peu probable qu'une jeune femme tranquille et timide, à qui les mots manquent parfois, puisse remplir le rôle d'agent d'information.

Wendy Whitecloud a pourtant l'habitude de l'exception. Née il y a 24 ans dans une réserve de la vallée de la Sioux près de Brandon (Manitoba), elle, contrairement à un grand nombre d'enfants indiens, a toujours accepté l'école et ce, grâce à ses parents (sa mère étant enseignante). Elle l'a si bien acceptée qu'elle fut la seule Indienne de sa classe au secondaire. Elle a continué ses études à l'Université de Calgary où elle vient d'obtenir son baccalauréat en histoire.

Bien qu'elle ait quitté sa réserve depuis presque neuf ans, Wendy n'a pas pour autant délaissé le mouvement de sauvegarde de la culture indienne. Elle a rempli les fonctions de secrétaire-trésorière d'un comité du pow-wow au Manitoba.

Wendy court environ quatre milles par jour afin de se tenir en forme, pour pouvoir pratiquer ses sports préférés. Elle fait également de la lecture, du tricot et, en consommatrice avertie, ses propres vêtements.

Wendy a déjà tenu la caisse d'un établissement et interviewé des vieillards indiens au sujet de l'histoire du Canada.

Wendy peut témoigner des efforts inlassables déployés par ses parents afin d'élever convenablement cinq fils et quatre filles. Wendy a appris de leur exemple et attribue tous ses succès à ses parents, Ina et Peter Whitecloud.

Participant cet été à un programme expérimental de formation patronné par la Division d'information des Affaires indiennes, Wendy espère que la formation lui aidera à entreprendre une carrière dans le domaine de l'information ou à poursuivre des études en droit. «Cet emploi me permettra d'acquérir les talents de rédactrice, de mieux comprendre les rouages de l'administration et, surtout de nouer de nouvelles amitiés,» de dire Wendy.

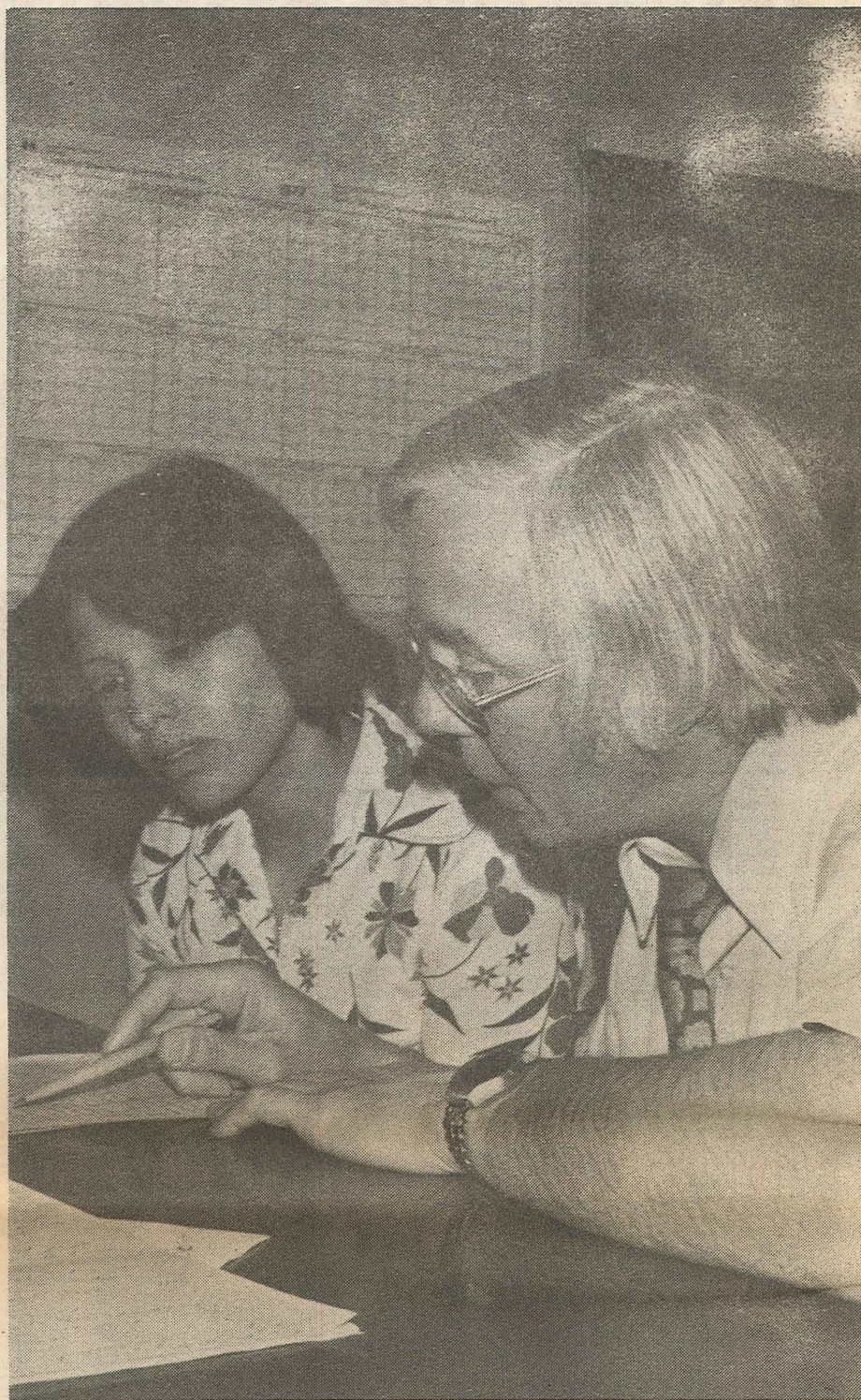
Bob Rupert

par G. Oskaboosé

Si jamais Bob Rupert réussit à s'intégrer dans une tribu indienne, il n'y a que cela qu'il n'ait pas tenté, son nouveau nom comme membre de la tribu sera presque certainement Robert Touche-à-tout.

A 40 ans, il est plus actif que jamais, et ne semble aucunement disposé à diminuer le nombre de ses activités.

Il occupe actuellement le poste de coordinateur du programme de for-



mation des agents d'information des bandes, projet-pilote mis sur pied cet été par la Division de l'information du Programme des Affaires indiennes et esquimaudes.

Outre son poste de professeur adjoint à l'école de journalisme de l'Université Carleton, il est agent des relations de travail pour le Conseil du Trésor, membre d'un conseil scolaire et fermier, et trouve encore le temps de jouer au softball en compétition et d'être entraîneur pour le hockey mineur.

A un moment ou l'autre de sa vie, il a été la vedette, de son collège dans les sports de piste et pelouse, reporter pour le Toronto Telegram et le Ottawa Citizen, directeur canadien du Newspaper Guild, militant pour le maire Tom Bradley de Los Angeles lors de sa campagne électorale et enfin directeur suppléant des opérations du Conseil canadien des relations ouvrières.

Ses cinq pieds et onze pouces qui représentent un bon 182 livres, sont couronnés d'une crinière argentée qu'il peigne de temps en temps à l'aide de ses gros doigts puissants que l'on imagine plus facilement en train de ramasser des roches au fond d'une mine que sur le clavier d'une machine à écrire dans une salle de nouvelles.

Il a le vrai physique d'un joueur de baseball professionnel: épaules larges et hanches étroites, et le regard bleu glacé d'un bandit dans un film de seconde classe ou d'un né-

gociateur syndical, ce qu'il a déjà été.

De toute façon, Rupert n'est pas aussi dur qu'il en a l'air. C'est un homme qui a une vie de famille remplie, de l'humour à revendre et il adore enseigner les sports et l'esprit sportif aux jeunes. Il se considère également comme un "journaliste du peuple".

Les institutions et les systèmes ne m'intéressent pas, à moins que je puisse les examiner à travers des gens intéressants", déclare-t-il.

Rupert s'est fixé des buts à atteindre dans le cadre du programme de formation des agents d'information des bandes.

Il souhaite que les participants du programme de formation des Affaires indiennes prennent connaissance des divers programmes offerts aux Indiens afin que ceux-ci puissent en bénéficier au maximum.

Il aimerait également que les participants acquièrent une bonne connaissance des moyens de communication qui leur permettront d'évaluer les besoins des Indiens en information pour ensuite les aider à les satisfaire.

Rupert se qualifie de participant, à la fois instructeur et coordinateur. Sa tâche de coordinateur consiste à faire avancer le programme. Même si son enseignement se limite aux techniques de base du reportage et de la rédaction, il affirme que cette expérience lui apprend également quelque chose.

...100 Years Of Silence

miles from the city and ended on May 29.

More than 250 singers and dancers came to compete for the \$12,150 in prize money. They came from Ontario, Manitoba, Saskatchewan, Michigan, Illinois, Wisconsin and New York state. Close to 2,000 spectators came to watch and be a part of the celebration.

At daybreak on the second day of pow-wow sunrise pipe ceremonies were carried out by tribal medicine men and "carriers of the sacred bundles."

By mid-day the sun had climbed high in a clear Ontario sky as Ojibway elder Richard Lyons led a colorful procession of singers and dancers in the "Grand Entry."

The honor of bearing the Indian flag — an eight-foot lance fringed with eagle feathers — went to Lyons. He had earned his warrior status on the battlefields of the Second World War.

Following the procession Cree elder Ernest Tootosis, one of the most respected men in Indian Country, invoked the "blessings of the Great Spirit" in a special Indian prayer. Sweetgrass "burned in a sacred manner" was the smoke that carried away Indian prayers on the winds.

All day long the Indian people — many of who work in offices in downtown Ottawa — feasted on the sights, the sounds and the smells of pow-wow; the tang of wood-smoke and the delicate aroma of burning sweetgrass, the buckskin finery, the beadwork and the ever-present throbbing of the drums.

They hung onto every haunting

note from the drumsingers. They sat amazed as hoop dancers Bill Brittan and Robert Bull flowed in and out of 20 hoops like wisps of smoke. They laughed as Boy Lad from Black River Falls, Wisconsin, spoke the language of the birds and animals, acting out their ways in dance.

They were especially delighted when a small pup from the audience joined in Lad's hilarious version of "a dogfight in an Indian village." It was obvious the pup wasn't about to take any lip from an impersonator.

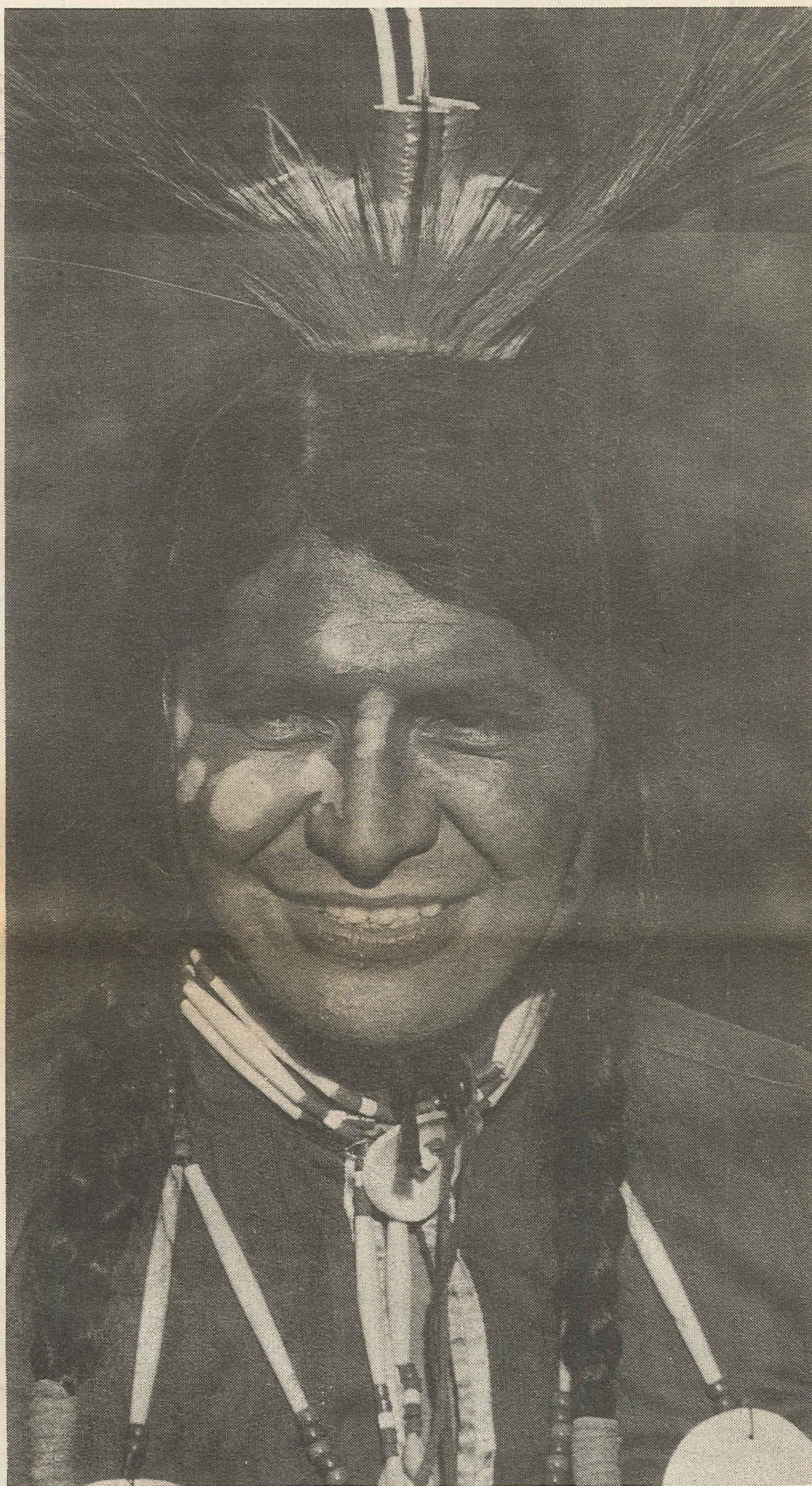
When anyone got hungry there was plenty of man-sized chunks of beef roasted over charcoal to jam between a fresh roll or a hot piece of Indian fried bread. There was thick bean soup and ice-cold soft drinks or good strong tea to wash it all down.

Host drum for the two-day event was manned by the Fort Qu'Appelle Singers. The other six drums came from Wikwemikong, Ontario; The Pas, Manitoba; Thunder Bay, Ontario; Milwaukee, Wisconsin, Peterborough, Ontario and Chicago, Illinois.

Program chairman Ken Goodwill considered the pow-wow "a great success." He said many people had come away with a good feeling and that's what the pow-wow was all about.

"We'll learn from our mistakes," he said, "and when we gather again next year the pow-wow will be bigger and better."

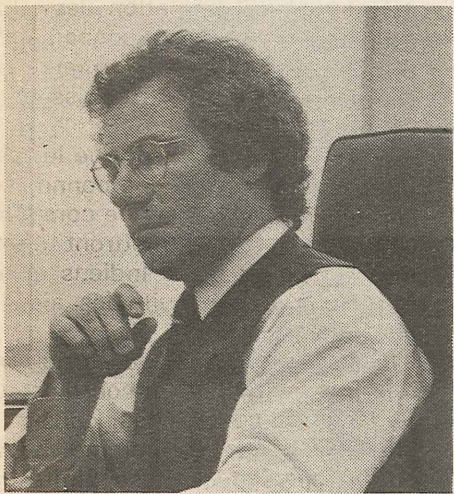
In the old days Ottawa had been the site of huge intertribal pow-wows because of its convenient location at the junction of several rivers.



PROMOTION ÉCONOMIQUE

IDÉES/IDEAS
CAHIER SPÉCIAL

Objet du programme d'amélioration



Entretien avec M. R. H. Knox —
Directeur, Promotion Economique

par H. Bernard

Il s'agit, en fait, d'évaluer l'efficacité du programme de promotion économique. Il n'est donc pas question de juger si l'on doit ou non aider les entreprises indiennes, mais bien d'estimer si elles reçoivent le meilleur appui possible. Tout a commencé lorsque le sous-ministre adjoint s'est aperçu qu'un certain nombre de sociétés ou de projets ne produisaient pas les résultats escomptés. Ou bien ils faisaient faillite, ou leur exploitation exigeait beaucoup plus d'argent que prévu, ou encore ils ne créaient pas le nombre d'emplois correspondant aux sommes engagées. Non pas que l'idée du projet en soi fût mauvaise, mais quelque chose clochait du point de vue administratif. On a donc décidé d'entreprendre une analyse approfondie du mode d'exploitation du programme de promo-

tion économique. Trois études particulières ont alors été mises en train. La première, destinée expressément au sous-ministre adjoint, devait embrasser toute l'activité du programme pour y déceler les grands problèmes et trouver des solutions au moyen d'un plan d'action. Nous avons mis le doigt sur les principaux éléments d'exploitation à modifier ou à améliorer et avons établi une série de projets connexes.

La deuxième étude, menée par la société de conseillers en gestion Woods, Gordon et G., porte essentiellement sur le Fonds de promotion économique des Indiens ou sur l'utilisation que fait le programme des ressources de promotion économique, y compris les contributions, les prêts et les garanties.

Enfin, la troisième étude, réalisée par la Division des services de

conseil en gestion du Ministère, s'est appliquée aux modes de conception et de mise en œuvre des projets, ainsi qu'aux problèmes administratifs du personnel des établissements extérieurs. Ces trois études réunies constituent une estimation complète.

Six mesures essentielles ont été envisagées. La première vise à consolider le Fonds. Nous nous sommes rendu compte, en examinant ce dernier, que les entreprises actuelles exigent tellement de lui qu'il ne restera sans doute aucune ressource pour les projets de promotion économique de l'avenir. Beaucoup d'entreprises n'ont pas le capital nécessaire, d'autres ont été mal planifiées et quelques-unes sont même insolvables. Ou bien il faudra raffermir la base d'exploitation de ces entreprises à problèmes, tout en leur

Editor's Page

Indian News:

Dear Editor:

I would be very grateful if you find me an Indian pen-pal via your paper.

My name is Janet Bampton, I am nearly 18 years old. My hobbies are: reading and collecting paperback books, collecting postcards, stamps and seashells, dressmaking, learning to play the guitar, most types of music. My favourite groups are: The Osmonds and Redbone (an Apache group).

I would like someone, male or female, aged between 17 and 20 with the same interests, preferably Apache if possible.

Janet Bampton
30 Cranfield Grove
Yardley
Birmingham
B26 2LR
England

Dear Sir:

I am writing with the hope that you will be able to find me a pen-pal.

I don't mind if they are male or female, married or single. I'm married with 4 children, my husband is a Maori, we are both 30 years, very ordinary people. I work 2 nights a week in old peoples home and hospital as a nurses aide.

My hobbies are reading, arts, stamps, music. I take an interest in most things in general. We are all very fond of animals and love the country.

I will finish here and hope that I will get a reply to my letter.

Yours sincerely,
Glenda Karatau
34 Pitcairn Cres
Christchurch 5
New Zealand

Dear Editor:

I am an English girl very much interested in Indian customs and history. I would be very grateful if you could put my name and address in so that I could get a Canadian pen-friend.

I am seventeen years old and study french at 'A' level (I will be going on to a teacher training college to do french after my 'A' levels).

Thanking you in advance.
Miss Dawn Underhill
95 Vibart Road
Yardley
Birmingham
B26 2AB
England

Dear Sir:

I would like to receive the "Indian News" again. I have just changed my address from Meaford.

It is a privilege to make use of the articles in my addresses and sermons. I shall be grateful for your help.

Sincerely Yours,
Rev. J. W. A. Stinson
P.O. Box 165
Fordwich, Ontario

Dear Sir:

I read in the British Westerners Association Magazine, "Round Up", an invitation to anyone interested in Indian pen-friends, to contact you.

I am indeed interested, and would like to have an Indian pen-friend. As I am trying to learn the Sioux language, I would prefer to write to a Sioux Indian. If there is any choice, I would like a female pen-friend about my own age, 24.

Also I am trying to buy a dictionary. If you can help me in obtaining this book please let me know how, and the cost.

The Dictionary is of the Teton Dakota Sioux language, from the University of South Dakota, Vermillion, South Dakota, U.S.A.

Yours faithfully,
B. Spooner
4 Main Street
Tuddenham
Nr. Bury St. Edmunds
Suffolk
England

Indian News:

I finished reading the last two editions of "Indian News" and was most impressed by the variety and content of the articles. It did much to introduce me to some of the native leaders and their thinking. The articles on economic development clearly illustrate the worth of individuals and groups planning and attempting various projects. Thank you for putting me on your mailing list.

At this time, I would appreciate you adding our Provincialate to your mailing list. They have an interest in our Native people as our community has contact in different areas.

Yours truly,
Sister Ruth McLaren
Notre Dame Academy
Waterdown, Ontario.

To the Editor:

It is with the greatest of pleasure that I receive my copies of the Indian News.

Let me tell you how I started receiving them. Back in 'Expo' year I was touring the site when I entered the pavilion of the 'Indians of Canada'. I wandered around, completely enchanted with all that I saw there. On leaving, I noticed, on a table in the entrance, some copies of the paper. I was browsing through them a lovely hostess came up to me and spoke. I told her how much I had enjoyed my visit to the pavilion, and she asked me if I would be interested in receiving copies of the Indian News. I said I should be delighted.

Ever since then I have received my copies regularly, and they never cease to fascinate me. There is a wealth of news and information in them about your way of life. I was particularly interested in the "Ideas Supplement" in Volume 17, and this is what prompted me to write you. The stories and the many pic-

tures contained in all the papers are all very good and interesting.

When I have read my copy I mail them to a friend in England who is a school teacher. She takes them to school and reads them (and shows them) to her class. They never cease to hold their attention. Almost all school children are very interested in the Indian movement, and these are no exception.

In closing, may I wish you all the very best in 1977. Good health, good luck, and happiness always.

Mrs. M. Conniffe
Rosemere, Que.

Dear Friends:

I have just been thumbing through your Indian News. I must commend you on a well organized paper.

I spent this past summer exploring the halls of the Dept. of Indian Affairs and the National Indian Brotherhood, and being with an up and coming Indian Cultural Education Center, I am very interested in any news pertaining to our people from across the border and found everything interesting.

I would be thankful if I could be put on your mailing list and could do likewise by putting you on our mailing list.

Thank you.
Sincerely,
Randy Lewis
United Indians of all
Tribes Foundation

Pen Pals Wanted

Miss Deborah Beaulieu
Marius P.O.
Sandy Bay Indian Reserve
Manitoba ROH OTO
Age 16; would like a male or female Indian pen-pal age 16-19

Miss Justina Beaulieu
Marius P.O.
Sandy Bay Indian Reserve
Manitoba ROH OTO
Age 17; would like a male or female Indian pen-pal age 17-20

Miss Karena Houle
Marius P.O.
Sandy Bay Indian Reserve
Manitoba ROH OTO
Age 18; wants a male or female Indian pen-pal between the age of 18 and 21

Miss Darlene Roulette
Marius P.O.
Sandy Bay Indian Reserve
Manitoba ROH OTO
Age 18; would like a male or female Indian pen-pal age 18-21

Miss Bonita Roulette
Marius P.O.
Sandy Bay Indian Reserve
Manitoba ROH OTO
Age 16; would like a male or female Indian pen-pal age 16-19

Phillip L. Harrison
Post Office Box 308
Times Square Station
New York, N.Y. 10036
Age 40
Hobbies: Cycling, Motor Cycling, Reading, Swimming, Travelling, Collecting Books, Newspapers, Stamps and Vieucards.
Would like to correspond with both men and women of all ages from around the world.

Dear Editor:

Hello, I'm Ben Abel and I'm sending you a couple of photos. If you wouldn't mind putting it in your Indian News it would give a lot of my native people something to look forward to.

I have a book published and another one underway including five cassette tapes. I am also looking for people to work with me on setting up a contest for poetry, only they will have to beat me in this poetry contest. I am willing to defend the poetry title. It's called the British Columbia Indian Poetry Championship.

If it goes through, one day it will be called the Canadian Indian Poetry Championship. This will give them the challenge to accomplish.

If they win, or he or she wins, he or she would have to defend the title within one year or they lose it and it goes up for grabs to the next winner. So its test your skill and talent.

If there is any writers of poetry that want to get to the top, this may be your chance to get there. That is if you can beat me in a poetry contest. The trophy I have here is called the British Columbia Indian Poetry Championship and I'm challenging you to take it from me.

I'll put up twelve poems to defend the title. Three extra poems for a tie breaker.

I believe I'm one of the best Indian poets around. It's only you who could prove me wrong, and that's if you beat me in a poetry contest. So all we have to do is get judges and some people honest behind it, and a fee for each poem.

There will be only one prize, and that's the title and the cash. That is if you wish to get something going, and it better be this summer no later. Time waits for no one. So lets get with it.

If you would put the two photos and this note in your Indian News. This challenge sure beats the boozing and woozing around, instead it's a title with clean respect.

Ben Abel
Westbank Indian Band
1st Avenue North
Westbank, B.C.
VOH 2A0



offrant l'aide financière nécessaire, ou bien l'on devra se résoudre à les fermer.

La deuxième mesure consiste à examiner les objectifs du Fonds. Nous nous sommes aperçus que ce dernier avait un mandat explicite, mais qu'il y avait contradiction entre son mandat et son activité (autrement dit, les motifs qui sous-tendent la réalisation de certains projets ne correspondent pas aux buts du Fonds). Il se peut que nos objectifs soient trop imprécis ou qu'il faille mettre sur pied d'autres programmes pour combler des lacunes qu'on a voulu pallier en faisant, pour ce, un emploi abusif du Fonds de promotion économique.

La troisième mesure vise à examiner les fondations du programme et à proposer certaines modifications pour en assurer la conformité avec les aspirations réelles des gens. Le fait que les projets de promotion socio-économique s'appuient sur des buts définis de façon stricte a pour beaucoup contribué au déraillement du programme de promotion économique.

La quatrième mesure se rapporte expressément à la caisse de prêts. Nous nous sommes, en effet, rendu compte que les caisses et les garanties de prêts servaient ni plus ni moins de mise de fonds. Or, elles ne sont absolument pas conçues pour ça.

En fait, comme il existait trop peu de caisses de mise de fonds, les entreprises ont contracté des emprunts qu'elles n'étaient pas en mesure de rembourser. Elles devenaient fatalement insolubles. Même avec l'aide des cieus, le succès eut été impossible.

La cinquième mesure touche les grandes initiatives. L'étude a révélé qu'une bonne partie d'entre elles avaient été mal planifiées et mal réalisées, non pas tant du point de vue des Indiens que de celui du Ministère. L'exploitation des grandes entreprises exige l'élaboration d'une méthode qui, d'abord, aura pour objet de réunir le genre de ressources nécessaires à leur mise en œuvre judicieuse et qui doit, en deuxième lieu, empêcher les grands projets d'accaparer tout le Fonds.

La dernière mesure consiste, enfin, à imaginer des systèmes d'information et d'établissement de rapports d'exploitation. D'une part, il manque au programme de promotion économique un bon système d'information et, d'autre part, il ne peut être question de mettre en marche de meilleurs rouages administratifs sans programme de travail. Nous nous sommes également fixé une autre tâche qui constitue vraiment la clé de voûte du programme d'amélioration et qui consiste à mettre en pratique, de concert avec le Ministère et les Indiens, les résultats de toutes ces mesures. Celles-ci représentent réellement des mécanismes de conception. L'essentiel de l'opération repose, en définitive, sur le capital humain. Par conséquent, le dernier point à inscrire au programme est une série d'ateliers visant à établir, avec les bénéficiaires du programme de promotion économique, des normes d'exploitation efficaces, des priorités et des mécanismes de planification, ainsi qu'un programme de formation devant permettre aux Indiens, aux bandes et aux membres du personnel qui font appel au programme de trouver un meilleur moyen de faire fonctionner les roua-

ges de la promotion économique des Indiens. L'un des problèmes réside dans le fait qu'on a mal compris, au départ, l'application du programme.

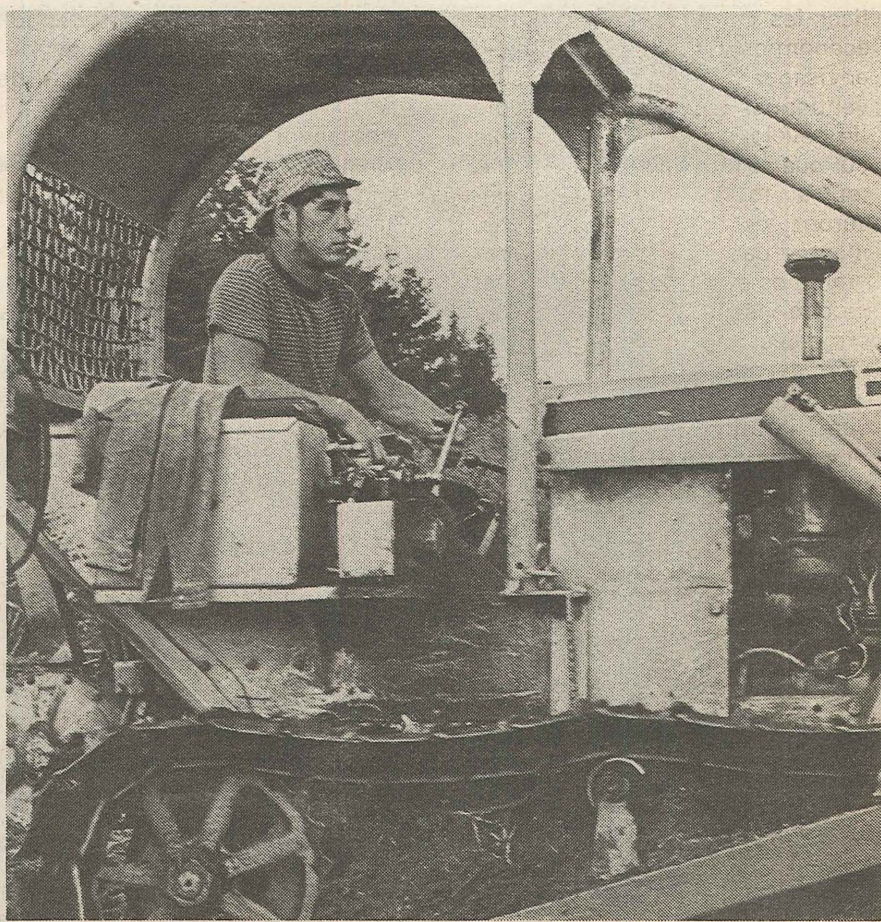
Q. L'impression générale, dans les services internes, est que le F.P.E.I. est en faillite. Comment réagissez-vous à cette interprétation? Si le Fonds est effectivement en faillite, on peut présumer que le Ministère prendra certaines dispositions en vue d'obtenir plus d'argent du Parlement. Comment a-t-on l'intention de présenter la demande et à quelle date renflouera-t-on officiellement le Fonds?

R. D'abord, le Fonds ne peut être en faillite. C'est un peu comme de dire que le gouvernement est en faillite. C'est un terme dont je me suis servi à un moment donné afin de sensibiliser les gens au dilemme devant lequel se trouve le Fonds. Ce dernier comportait, à l'origine, trois éléments. Le premier était une caisse de prêts directs d'environ \$70 millions, qui était censée être un fonds renouvelable, c'est-à-dire que l'argent prêté, une fois remboursé, faisait l'objet d'un nouveau prêt. Le deuxième élément était une caisse de garanties des prêts bancaires. Elle comportait au début \$30 millions destinés à assurer ou à garantir les prêts accordés par une banque à un Indien ou à une société indienne. Nous pouvions offrir une garantie réelle lorsqu'il était impossible d'en obtenir une ailleurs. On croyait au début pouvoir se servir du Fonds pour doubler cette somme de \$30 millions. Nous avions pour principe qu'en garantissant une somme de \$60 millions, nous ne pouvions perdre plus de \$30 millions. Les faits ont révélé, toutefois, que les risques courus dépassaient de beaucoup 50%; nous devons donc réviser nos positions. Enfin, le troisième élément consiste dans des subventions et des contributions qui se montent à environ \$10 millions par année et qui doivent permettre aux entreprises de se constituer un capital et d'obtenir de l'aide technique.

Pour en venir maintenant à votre question, à savoir si le F.P.E.I. est en faillite, disons d'abord qu'une bonne partie des prêts, provenant de la caisse de prêts directs sont censément renouvelables, c'est-à-dire qu'après avoir prêté de l'argent au besoin, on le recouvre; or, tel n'est pas le cas. Cette partie du Fonds ne peut donc être récupérée parce que les frais d'une entreprise ont plutôt tendance à s'accroître en tourbillonnant, comme l'eau d'une baignoire en train de s'écouler, qu'à tourner sur eux-mêmes comme une toupie. Ça, c'est l'un des problèmes.

Ensuite, l'argent des subventions et des contributions qui devaient servir de mise de fonds pour de nouvelles entreprises sert, en fait, à payer les frais d'entreprises existantes. Ainsi, l'année dernière, de 60 à 70% environ de l'argent ont servi à régler d'anciens problèmes de capitalisation, de gestion et de planification et à maintenir la stabilité de ces facteurs.

Or, il est en train de se produire la même chose pour la



caisse des prêts garantis. C'est aussi un problème. Au début, la garantie était censée remplacer la caution nécessaire à l'emprunteur, mais beaucoup d'Indiens sont obligés d'emprunter à la banque. Toutefois, les gens préfèrent se prévaloir de cette garantie même s'il existe d'autres genres de caution, parce qu'ils savent, la plupart du temps, qu'une garantie de l'administration publique est à peu près la meilleure caution qu'ils puissent obtenir; résultat: on accorde souvent des prêts à tort, ou bien on les administre mal. Aussi, l'intégrité des garanties commence-t-elle à se détériorer.

En fait, le F.P.E.I. continue d'aider des entreprises qui, par le passé, avaient besoin de l'appui du programme, plutôt que de soutenir des entreprises qui en auraient maintenant besoin. On débourse des sommes affectées aux caisses de prêts directs et de garanties sans pouvoir les recouvrer et l'on contracte de nouveaux engagements sans disposer des fonds nécessaires. Selon la règle du commerce, ceux qui n'ont pas été assez prévoyants pour faire honneur

à certains engagements sont insolubles, à moins de trouver les fonds nécessaires. C'est ce qui explique l'emploi du mot « faillite ».

Passons maintenant à la deuxième partie de la question, c'est-à-dire quelles sont les mesures correctives mises en œuvre? Dans l'administration publique comme dans toute entreprise commerciale, l'obtention de fonds supplémentaires n'est possible que si l'on est solvable. Dans le cas du F.P.E.I., il existe certains problèmes: un trop grand nombre d'échecs et de prêts non remboursés. Aussi faudra-t-il, pour obtenir d'autres fonds, améliorer la gestion. C'est ce que nous nous efforçons de faire en ce moment, en attaquant sur deux fronts.

Il s'agit, d'une part, de nous concentrer sur les entreprises à trop faible capital ou à trop faible participation, ou encore qui coûtent trop cher pour que l'on continue à les exploiter, en concluant par exemple, pour certaines d'entre elles, des accords financiers mettant fin à de nouvelles exigences de financement, ou en en obligeant à fermer leurs

Editor's Page - Indian News

Native Indian Teacher Education Program

The University of British Columbia's teacher training program for Indians will admit a record 80 students this fall, thanks to the addition of two new off-campus centres.

The program known as NITEP (Native Indian Teacher Education Program) started in 1974 with 55 students at four off-campus centres. New centres have just been opened in Campbell River and Chilliwack, expanding the service already provided in North Vancouver, Williams Lake, Kamloops and Terrace.

Although the centres at Williams Lake and North Vancouver won't take any first-year students this September, those at Campbell River, Chilliwack (Coqualeetza), Terrace and Kamloops will each admit a record 20 students into the four-year program leading to a Bachelor of Education degree from UBC.

The NITEP students spend two years at the off-campus centres gaining practical teaching experience and taking university-level courses, and then go into UBC at the third-year level.

NITEP students who started in 1974 have just completed their third-year program in the Faculty of Education at UBC, and program supervisor Art More says he's confident that many will be among the degree-receiving graduates of 1978.

All of the NITEP students are Indians, either status or non-status, and they can enter with regular university-entrance qualifications from secondary school, or as mature students who feel that with tutoring support they are capable of handling a university degree program in education.

Although all operating costs of the program are borne by UBC, Dr. More said a grant from the federal Department of Indian Affairs made it finally possible to open the two new off-campus centres and expand the intake to 80 students this fall. First-year enrolment jumped from 55 in 1974 to 60 in 1975 and to 65 in 1976.

Only 20 native Indians are teaching now in British Columbia and only five of them have degrees.

In their first two years, the NITEP students spend a total of 24 weeks actually teaching, as well as taking teacher-training courses. When they switch to UBC for their third and fourth years, they take such courses as anthropology, linguistics and sociology, plus advanced study in special education, reading or primary education.

"We are turning out fully qualified teachers, at the request of Indian parents and Indian organizations," says Dr. More, "but we are not necessarily turning out teachers who will teach Indians exclusively.

NITEP graduates will compete for job openings throughout the province, along with non-Indian teachers."

The idea for NITEP came from the B.C. Native Indian Teachers Association and Dr. More, with the support of Dr. John Andrews, Dean of Education at UBC. Living allowances, tuition and books are paid by the Department of Indian Affairs for status Indians and by various provincial departments for non-status Indians.

The key to NITEP's success, according to the students themselves, is the off-campus training during the first two years, "this breaks people in gradually," said third-year student Barbara Chelsea from Alkali Lake, pointing out that most Indians in the program come from remote areas.

"If they had to come to UBC right away, I don't think half as many would start the program," she said.

Dr. More said there are still vacancies in the class of 80 students who will start their first year of NITEP in September. Information and application forms are available from him at UBC (phone 228-5240) or from the four off-campus centres admitting students.

Contacts there are:

Kamloops —
Don Mackenzie or Celia Vayro
Co-ordinators, NITEP
P.O. Box 830
Kamloops, B.C.
V2C 5N1
Telephone 374-2271

Terrace —
David Walker
Co-ordinator, NITEP
P.O. Box 726
Terrace, B.C.
V8G 4C2
Telephone 635-6511, local 54

Chilliwack —
Shirley Leon
NITEP Advisory Committee
Coqualeetza Cultural
Training Centre
P.O. Box 370
Sardis, B.C.

Campbell River —
Bob Joseph
c/o Campbell River Band Office
Island Highway
Campbell River, B.C.

or

Don Assu
Chief Counsellor
Cape Mudge Band
Quadra Island, B.C.

I Am An Indian
I am an Indian.
If I should part from the Indian ways,
It will be the day I die.
Oh, why do I talk like this?
I hope it never comes true.

I am an Indian.
I will stay an Indian.
Vivian Michano
Age: 11
Grade: 5
School: Pic Day

THE TEKAKWITHA WICKIUP

To provide a place for spiritual growth; A place for information re: services available in the city; A place for counselling; A place to socialize and to meet one another in joy and friendship.

For further information please drop in, phone or write to:

The Tekakwitha Wickiup
1279 Retallack Street
Regina, Saskatchewan
Phone 522-9313

Indian Band Constable Graduates

In co-operation with the Bear Island Indian Band Council, their Special Constable J. R. McKenzie has successfully completed a three-week training program at the Ontario Provincial Police Training & Development Centre in Toronto.

Const. McKenzie received instruction in the following subjects that apply directly to his area of policing responsibility.

Human Relations
Communications, note taking, effective listening
Conduct in the Witness Box
Criminal Code of Canada
Highway Traffic Act
Crowd Control
Use of Force & Powers of Arrest
Admissions & Confessions.



The Indians

They've come a long way,
Many people do say,
To strive and to try
To make each day go by.
Many people pull them down,
And make some look like a clown
Some don't realize, they're humans, too
Hurting them, is all others do.
Strong and proud is what they are,
But deep inside it doesn't go that far
For they rarely ever get the chance
To have fun, sing and dance.
They're called a drunk and pushed aside,
And to this, many try to abide.
Even though some have a reputation
They still try to keep up with the nation.
There are other kinds in the same position
As they are called in repetition
But soon they'll be free and ready to go
For they're the INDIANS,
as you should know.
Lis Patterson
Whitehorse, Yukon

Lumber Camp Romance

I sit and dream of my first romance
Back in 1924.
When we washed clothes in a
lumber camp
For a hundred men and more.
Our wash-shack stood atop a hill
On the Kindiogami River.
How steep that hill I remember still
And I used to haul the water
Then I fell in love thank God above
With the barn-boss whose name
was Walter.
As one would guess he came
to bless
Took over my hauling of water.
One of Walter's jobs was to feed
the hogs
From the cookery scraps each day.
They loved him so followed
wherever he'd go
Expecting the jumper-goodies.
Sunday afternoons the men would sit
Around the sleep-camps smoking.
They go a trill when up the hill
Walter would come a-courting.
Watching the herd of screaming
hogs
Of fifty head or more
As they followed him with
happy shrills
Right up to our wash-shack door.
When spring came near we
shed a tear
As we boarded the horse-drawn
sleigh
For a journey back to Blind River
More than eighty miles away.
Though the log filled river
Meant our bread and butter
We did mourn each Whispering Pine
As they lay in silence on the River
At the site of old camp nine.
By: Diana Taft,
Blind River, Ont.

Association

It is with forest, dew and earth
Lavender, foxgloves, bluebells, birth
My own Mother's face.
Cherry blossoms, primroses
Gentle odours, cut grasses,
My own Mother's face.
Beryl Noel

Darlene — Indian Girl

I wish you joy . . .
The homecoming was
Something special to remember?
But where are you now?
Because of my poems we became
friends
Your letters gave me hope and
more faith.
You warmed my heart beyond
belief.
Thank you Darlene . . . wherever
you are.
I wish you joy and love.
Even though I was ill
My inner strength which we all have
Took over and I responded to your
Beautiful letters and love
For a stranger.
Please do not give up PLEASE . . .
No matter what happens.
You have it inside you,
That renewed love and faith
Which you told me I had given you.
You are away from the bars . . .
Thank God and yourself.
They only kept you away from
the sun
To give you time to think . . .
That's all Darlene.
My lovely one,
I wish you joy,
Wherever you are
I wish you joy and love.
Beryl Noel

portes et en cherchant d'autres moyens, moins onéreux, de réaliser les objectifs de promotion économique. Peut-être faudra-t-il envisager le fait d'avoir à subventionner une industrie en voie de développement pendant trois ou quatre ans. Mais on saura, tout au moins, à combien s'élèveront les frais. Nous devons, d'autre part, repenser nos programmes et nos méthodes. C'est ce que visent certaines mesures projetées, notamment, la révision de nos objectifs, le remaniement de programmes actuels, l'amélioration de l'administration de la caisse de prêts, la modification des méthodes de gestion des grands projets et la création d'un système d'information gestionnelle. Une fois ces tâches accomplies, nous demanderons des fonds pour nous attaquer aux problèmes actuels et nous obtiendrons au besoin l'affectation de sommes supplémentaires destinées à améliorer la situation de la promotion économique. Nous espérons pouvoir faire les présentations nécessaires avant la fin de l'année financière. Il ne sera toutefois pas facile d'obtenir de nouveaux fonds. Peut-être serons-nous obligés de constituer de nouveaux capitaux, de radier certaines dettes et d'offrir à certaines entreprises un appui soutenu qui pourrait nous coûter de \$30 à \$35 millions, y compris de \$15 à \$20 millions au cours de la prochaine année financière.

Nous aurons du mal à convaincre le Conseil du Trésor et le gouvernement que l'affectation de nouvelles sommes au programme de promotion économique est justifiable.

Q. En quoi consiste au juste votre tâche, dans le cadre de l'évaluation du programme de promotion économique des Affaires indiennes?

R. Ma tâche découle de l'étude de la Division de la promotion économique que j'ai menée pour le sous-ministre adjoint et au cours de laquelle s'est dessiné un plan d'action des difficultés d'exploitation; c'est ce plan que j'applique actuellement.

Je travaille en fait pour le compte de M. John McGilp, directeur général, lequel est chargé de surveiller l'activité du programme d'amélioration.

Q. Combien de temps l'examen de la Direction de la promotion économique doit-il durer et quand

doit-on communiquer aux Indiens les résultats finals?

R. C'est, en fait, le groupe d'étude sur la promotion socio-économique, formé de représentants de la F.I.C. et du Ministère, qui est chargé de cet examen. Les Indiens y prennent non seulement une part active, mais ils en ont la conduite. Quant à l'amélioration du fonctionnement du programme, elle constitue une tâche interne accomplie avec la collaboration de la F.I.C. et vise à roder les éléments que nous possédons déjà. Je crois que le groupe d'étude sur la promotion socio-économique doit déposer son rapport définitif en juin prochain.

Le rapport sera présenté au comité formé de représentants de la F.I.C. et du Cabinet. On peut présumer que celui-ci décidera par la suite du genre de programmes qui s'imposent. Pour avoir participé à l'étude, les Indiens seront au courant des résultats finals.

Q. Quel est le degré de participation de la Fraternité des Indiens du Canada à ces études d'amélioration menées par le Ministère?

R. La F.I.C. y participe sur trois plans. Il existe un groupe directeur central dit groupe de travail spécial. Alex Dedam, responsable de la coordination des activités du groupe d'étude socio-économique au nom de la F.I.C., est membre de ce comité. Tous les rapports parviennent à la F.I.C. et sont étudiés par leurs comités de promotion économique. On a demandé à chacun de faire participer leur organisation indienne locale pour la tenir au courant de tout ce qui se passe. Nous avons sollicité la participation de la F.I.C. dans les cas où elle juge trop restreint son concours direct aux projets parce que ceux-ci sont de nature essentiellement administrative et exigent beaucoup de temps, mais ne constituent pas des activités d'orientation auxquelles la Fraternité s'intéresse nécessairement avant tout.

Q. Le groupe actuel d'étude sur la planification économique pour les Indiens mène-t-il une enquête fondée sur les témoignages d'Indiens engagés dans leurs propres entreprises?

R. Bien sûr, le groupe d'étude socio-économique appelle la participation directe des Indiens et des organisations indiennes. Les projets d'amélioration opérationnelle sont en fait des activités de mise en œuvre fondées sur trois études précises: l'étude générale que j'ai moi-même exécutée, l'étude de Woods, Gordon sur le F.P.E.I. ainsi que l'étude de l'administration des projets réalisée par les services ministériels de conseillers en gestion. Pour ce qui est de mon étude, environ la moitié des projets étudiés comportaient des échanges avec les Indiens. La société Woods, Gordon a entretenu des liens avec des hommes d'affaires indiens pendant toute la durée de son investigation. L'étude des services de consultation ministérielle comportait une analyse détaillée d'environ 40 projets, et je crois que les conseillers se sont adressés à

des hommes d'affaires indiens dans pratiquement tous les cas. Si l'on peut dégager une conclusion générale de ces contacts, c'est que nous n'avons pas reconnu les exigences nécessaires à l'expansion chez les Indiens ni l'appui qu'il faut prêter à toute entreprise, qu'elle soit indienne ou non, en vue de la lancer. Si vous possédez une société importante, vous disposez déjà de capacités internes. Mais si vous n'avez jamais géré une entreprise, vous devez apprendre une foule d'éléments. Qui que vous soyez, la démarche reste toujours la même.

Q. Dans le contexte des groupes d'étude actuels sur la stratégie économique, quelle définition donne-t-on à l'expression « promotion économique »?

R. En réalité, il n'existe pas de bonne définition de la promotion économique. C'est une expression très ambiguë. C'est en partie la responsabilité du groupe d'étude économique de définir ce que devrait être la promotion économique à long terme. Le Ministère et les Indiens doivent s'entendre sur les conséquences opérationnelles de la promotion économique. Traditionnellement, la promotion économique, chez les Indiens ou ailleurs, comporte toute une gamme d'éléments, y compris l'amélioration de l'autonomie financière, c'est-à-dire l'aptitude à fonctionner indépendamment d'un appui extérieur, de créer des emplois pertinents dans les collectivités appropriées. Cela signifie plus que la simple création d'entreprises. Je crois que nous considérons la promotion économique comme un outil pour fournir les programmes susceptibles de faire atteindre aux Indiens un niveau d'autonomie grâce auquel ils pourront fonctionner de façon indépendante dans leur communauté, au sein du milieu culturel où ils souhaitent évoluer. C'est plus qu'un simple apport financier. La promotion économique doit comporter appui et formation techniques. Elle suppose une évolution globale de la collectivité. Les réalisations passées donnent plutôt l'impression d'une expansion unidimensionnelle.

Q. Combien d'argent a-t-on consacré à la promotion économique des Indiens depuis le lancement du Fonds en 1970, qui s'élevait à l'origine à \$60 millions?

R. Le total des investissements d'avril 1970 à septembre 1976 atteint \$143,8 millions, mais cette somme n'est pas toute en circulation au moment où je vous parle. A l'heure actuelle, il y a \$52,8 millions de prêts directs impayés et \$30,5 millions de prêts garantis à percevoir. Le reste est composé de prêts remboursés, ce qui donne environ \$80 millions, puis vous ajoutez à cela les apports des subventions et des contributions qui constituent probablement quelque \$50 millions.

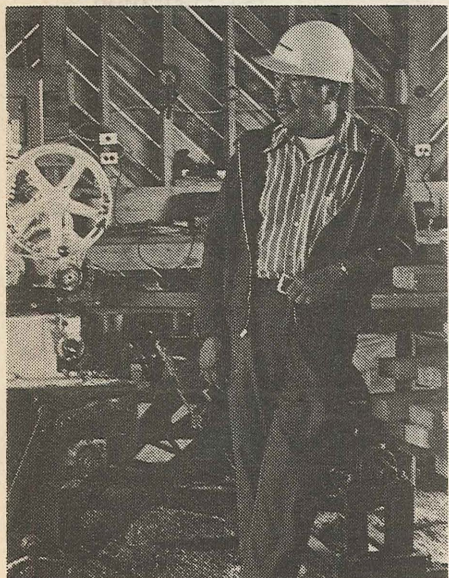
Q. Est-il encore possible d'obtenir des fonds pour la promotion économique dans les réserves? Dans la même mesure? Existe-t-il présentement des limitations quant au genre de projets qui peuvent être financés ou bénéfici-

er de services de surveillance et de consultation technique et gestionnelle?

R. Il existe encore des fonds de promotion économique mais, pour le moment, nous n'encourageons pas la formation de nouvelles entreprises parce qu'elles créeraient des engagements que nous serions dans l'impossibilité de respecter sur le plan financier. Il reste encore quelque \$14 millions dans le fonds des prêts directs. Pour ce qui est de la caisse des prêts garantis, nous dépassons la marque des \$30 millions qui avaient été autorisés à l'origine. Nos dépenses ne devraient pas excéder de beaucoup la marque des \$30 millions d'ici à ce que nous puissions apprécier les risques que comportent les projets actuellement en cours. Il reste très peu d'argent dans la caisse des subventions et des contributions parce que les entreprises existantes en absorbent la plus grande partie. Pour répondre à la deuxième partie de votre question, il n'existe aucune restriction ou politique sur le genre de projets que le fonds peut financer. A la lumière de notre expérience récente, il devrait peut-être y en avoir, mais il est plus raisonnable de classer chaque projet selon ses mérites, son aptitude à faire un emploi efficace de l'argent pour la promotion économique ainsi que sa capacité de survivre dans les conditions existantes du marché. Sans doute devrait-on établir des règles de base qui donneraient la préférence aux projets concentrés sur la main-d'œuvre, bien qu'il n'en existe pas maintenant. En outre, notre expérience des deux ou trois dernières années nous laisse croire que les petites entreprises sont plus fructueuses que les grandes. Les projets très techniques sont plus difficiles à réaliser et comportent plus de risques. Un grand nombre de ressources naturelles dans une communauté améliorent les occasions d'expansion, mais ces mérites relèvent des règles de base. Votre question portait aussi sur les ressources techniques et d'appui. La seule restriction imposée ici découle de leur disponibilité généralement limitée. Il sera important à l'avenir d'élaborer des priorités et des critères qui permettront une répartition plus interne des ressources, par exemple, décider à l'échelle provinciale, ou même à l'échelle des bandes. Ce qui importe, ce sont les emplois à court et à long termes, les emplois dans le Nord, dans le Sud, dans l'agriculture ou dans l'industrie. Où devrions-nous concentrer nos efforts? En fait, il n'y aura pas suffisamment d'argent pour réaliser tous les projets de promotion économique.

Q. Il semble y avoir un taux assez élevé d'échecs dans les entreprises indiennes. Quel genre de problèmes les hommes d'affaires indiens ont-ils à affronter et de quels systèmes disposent-ils pour les faire connaître au Ministère?

R. Sincèrement, je ne crois pas qu'il existe un taux d'échecs plus élevé dans les entreprises indiennes que dans des entreprises



Un homme d'affaires indien se tient devant une usine en construction.

(continued from page 7)

Gil spent ten years at the Jesuit-run residential school for Indians, about 12 miles east of his reserve. Not all of his memories of the school are positive. He fondly recalls his boyhood friendships, many of which exist to this day. But he feels the priests managed to make many of the students hate studying, school, and religion.

In his late teens and early twenties, Gil also acted as a guide for American hunters and fishermen. But he did not see this as his life's work. And he felt some of the people he was dealing with did not accept the bush on its own terms. They wanted to enjoy the same comforts in the wilds as they had in the city.

"Some of them even wanted folding chairs," he recalls. "It wasn't really a guide they wanted. What they needed was a beast of burden to portage their excess baggage."

Subsequently Gil joined the labour force. He worked at various jobs, as a "river rat" on logging drives, a heavy equipment operator in construction, and in manufacturing.

He worked on "high steel" in Newfoundland, crewed on a salmon trawler on the west coast, even spent one "awful" night slinging beer in a "beverage room" near Christie Pits in Toronto.

In 1970 he went to Vancouver with his wife Evelyn and three children. Evelyn grew up on a reserve about 30 miles from Gil's. They met when he was working in Sudbury.

In Vancouver he found an interesting job as a social worker in the Indian centre. He worked with Indians who were having trouble adapting to city living, running a halfway house in which he lived with his family. The objective of the halfway house was to provide an effective transitional home environment for Indians preparing to enter the mainstream of life in Vancouver from reserves, other parts of Canada, sometimes from penal institutions.

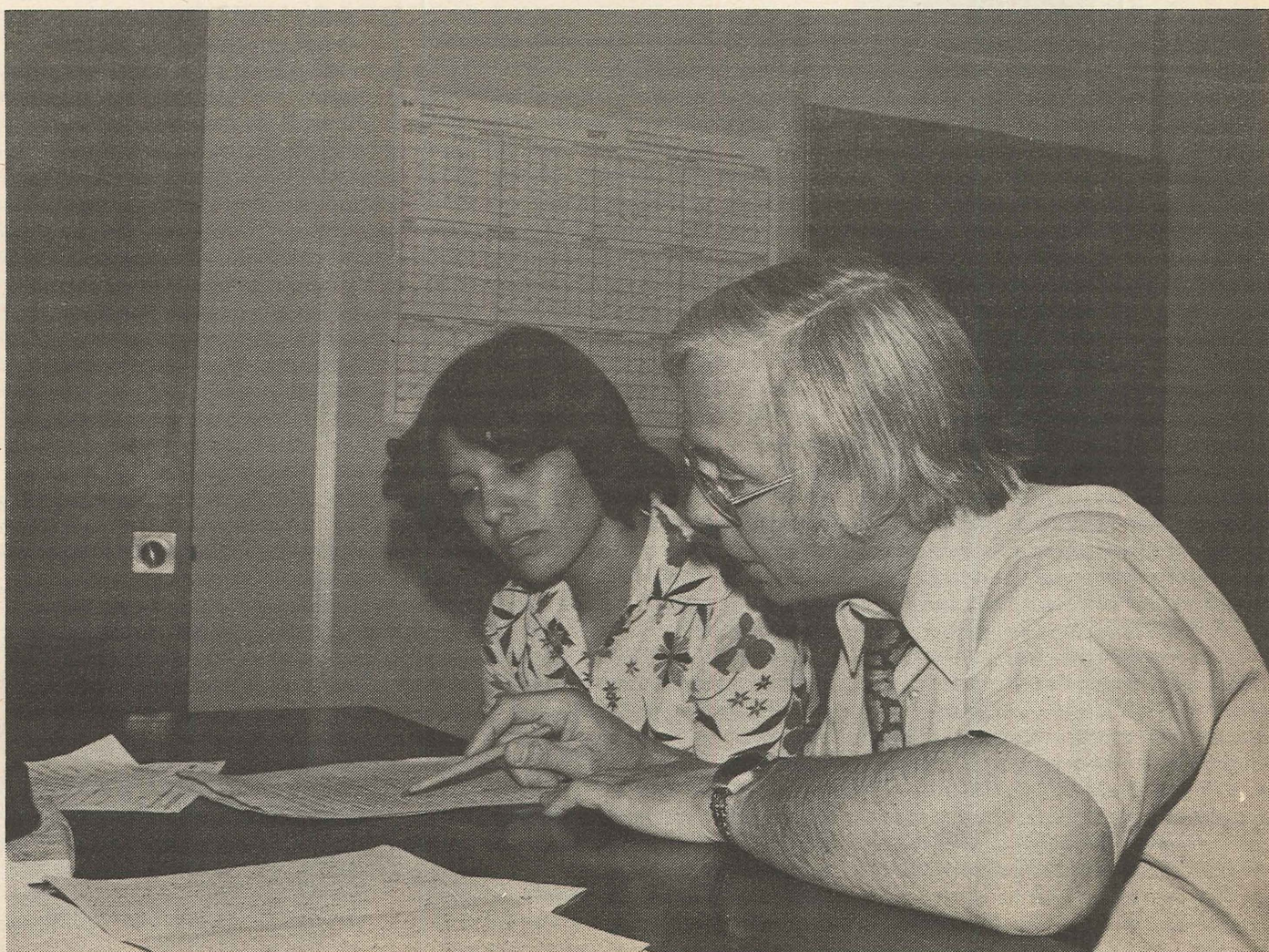
But this goal was elusive. He gradually found himself obliged to assume the disagreeable duties of a warden or bodyguard. Disillusioned, Gil decided to leave the job. However he regrets that a more effective transitional program was not possible for these Indians and he still believes the objective to be worthwhile.

It was at that moment that he decided to evaluate himself, identify and develop his own particular talents. He realized that going back to school would not be easy. And sometimes it wasn't.

"Sometimes I felt it was too late," he said. "At times it was frustrating to see my professor, only two years older than I was with a long career in journalism behind him."

But Gil persevered, graduating this spring from a two-year journalism program at Vancouver Community College this spring. He chose journalism because, through it, he can reach a wide audience.

Gil wants to make as many people as possible aware of Indians and their situation. Since Indians are increasingly literate, he feels it is important that they be fully informed about what is happening to them. The communications training he is now receiving in the Band Information Officer training program of the



Department of Indian and Northern Affairs has provided him with an opportunity to pursue these concerns.

He is not yet certain how he will employ his new skills in the future.

But Gil Oskaboose does not stand still. He'll find a way.

Bob Rupert

by G. Oskaboose

If Bob Rupert ever manages to get himself adopted by an Indian tribe — and he's done just about everything else — his new tribal name will almost certainly be Robert Takes-Many-Jobs.

At 40, Rupert has more things going than a tall hoop-dancer and he isn't even beginning to show any signs of slowing down.

His current position is co-ordinator for the Band Information Officer training program, a pilot project being operated this summer by the Information Division of the Department of Indian and Eskimo Affairs.

He is also an associate professor at Carleton University's School of Journalism, staff relations officer on exchange from the Treasury Board, a school trustee and a working farmer who still finds time to play competitive softball and coach minor hockey.

At one time or another Rupert has been a college track star, a reporter for the Toronto Telegram and the Ottawa Citizen, Canadian Director of the Newspaper Guild, campaign worker for Mayor Tom Bradley of Los Angeles and the acting Director of Operations for the Canada Labor Relations Board.

He's five foot eleven, weighs a hard 182 pounds and has a mane of silver-tip hair he occasionally rakes with big, powerful fingers that would look more at home removing rocks from the lower forty than working a newsroom typewriter.

He's got the broad-shouldered, narrow-hipped look of a professional

baseball player and the pale icy-blue eyes you'd expect to find on a B-movie gunfighter or a union negotiator, which he was at one time.

However, Rupert isn't as hard-nosed as he looks. He's a family man with a droll sense of humor who enjoys teaching sports and sportsmanship to children. He also considers himself a "people journalist."



"Institutions and systems don't interest me unless I can look at them through interesting people," he says.

Rupert has several objectives for the Band Information Officer training program.

He wants the students in the Indian Affairs training program to understand the various programs operated for Indians so they can take full advantage of the services available.

He also wants the students to gain a full range of communication skills to enable them first to evaluate the information needs of Indian people and then help them meet those needs.

Rupert sees himself as a co-ordinator-instructor-student. His co-ordinator function is to keep the program moving forward. He says his instruction involves the basic journalism skills of reporting and editing, but "I'm learning from this experience too."

Wendy Whitecloud

by Vivian Denny

A girl who is quiet, shy and sometimes lost for words, seems like an unlikely candidate for an information officer's role.

But Wendy Whitecloud is used to being exceptional. Born 24 years ago on the Sioux Valley reserve near Brandon, Manitoba, she, unlike many Indian children, was conditioned by her parents (her mother is a teacher) to accept school. She accepted it well enough to be the only Indian in her high school class. She went on from there to the University of Calgary where she graduated this summer with a BA in History.

Being away from her reserve for most of the last nine years, hasn't influenced Wendy to not be involved in preserving her culture. She has been a secretary treasurer for a Pow Wow committee in Manitoba.

In her daily routine, Wendy runs approximately four miles a day to keep in shape for sports. She is also a reader, a knitter and a wise consumer, she makes her own clothes.

Wendy's past employment includes her being a cashier and interviewing old Indian people about the history of Canada.

Wendy observed her parents untiring efforts to raise five sons and four daughters properly. Wendy learned from this example, and attributes any success she has to her parents, Ina and Peter Whitecloud.

Involved this summer in an experimental training program sponsored by the Information Division of Indian Affairs, Wendy hopes the training will be of some aid to her either in the information field or if she pursues an education in the field of law.

"This job will help me achieve writing skills, have a better understanding of the government and the most important of all, find new friends," says Wendy.

du même genre où les problèmes sont à peu près les mêmes. Jetez un coup d'œil sur la promotion économique dans les régions isolées où les habitants n'ont pas reçu de formation structurée, ni connu de situation commerciale en voie de progression et qu'ils ignorent tout des principes économiques qui déterminent l'expansion. Quoiqu'il en soit, notre dossier dans le domaine de la promotion sur le plan national et international n'est pas des plus reluisants. Je crois qu'il y a eu *en apparence* un taux élevé d'échecs dans les entreprises indiennes financées par le Fonds de promotion économique des Indiens. D'abord, ces entreprises comportent probablement plus de risques et plus de problèmes de lancement que d'autres. Soit qu'il ne s'agisse pas de meilleure méthode de promotion ou soit encore que le fonds ait été employé à mauvais escient, fournissant trop de capitaux ou trop de prêts. L'entreprise se retrouve alors devant une surabondance de frais fixes. Ou encore si l'on n'a pas bien prévu l'appui technique nécessaire, c'est à ce moment que survient inévitablement un taux élevé « d'échecs ». Je crois que c'est le cas de la promotion économique des Indiens. Mais il faut distinguer entre l'échec financier et la participation à la promotion. Un grand nombre d'entreprises ont réussi à apporter beaucoup aux collectivités où elles œuvrent. Le genre de problèmes auxquels les hommes d'affaires indiens doivent faire face ont trait à l'expertise, à l'expérience, aux connaissances techniques et à l'éloignement du marché, de même qu'à un manque de connaissance dans le domaine de la commercialisation. Tout homme d'affaires nouvellement initié rencontre ce même genre de problèmes. Il existe pourtant une difficulté qui serait particulière aux Indiens : les projets sont souvent créés dans leur propre communauté, appropriés à leurs propres intérêts culturels et établis dans le cadre de leurs propres structures politiques. Ces conditions additionnelles engendrent des problèmes lorsqu'on s'efforce d'implanter un autre genre de technologie et de structure dans un milieu qui n'est pas naturellement préparé à les adopter. Ce sont des problèmes sérieux — ce sont aussi des problèmes que les Indiens *veulent* avoir. Ce qu'il nous faut faire, c'est de trouver des structures et des méthodes applicables à des difficultés. De quel système les Indiens disposent-ils pour faire connaître leurs problèmes au Ministère? Rien de plus que le système actuel, c'est-à-dire le lien entre le bureau de district et les Indiens eux-mêmes. Je crois que la communication n'est peut-être pas bonne parce qu'on reconnaît mal les problèmes. Et il s'agit autant d'un problème pour les Indiens que d'une faute attribuable au Ministère. En fait, ce qu'il faut, c'est un système efficace de planification locale de l'identification des besoins, de l'analyse des ressources et de la stratégie de la promotion. Le Ministère

doit répondre à ce besoin de planification locale du territoire.

- Q. Existe-t-il des problèmes particuliers aux entrepreneurs indiens?
- R. Les points particuliers aux Indiens concernent leurs aspirations; ce ne sont pas vraiment des problèmes. Les Indiens veulent préserver ces différences. De plus, bon nombre de communautés autochtones se trouvent dans une situation inférieure à celle des communautés du Sud, de par le nombre limité d'Indiens qualifiés et de par leur sentiment de dépendance. Je sais que cette question est délicate, mais lorsqu'un peuple dépend de subventions durant 25 ou 30 ans, sa culture et ses aspirations s'en trouvent grandement affectées. Cette théorie s'applique également pour les communautés blanches. Toutefois, cette dépendance n'est peut-être pas aussi complète, mais elle constitue toujours un obstacle à la promotion, un obstacle qu'il faut franchir.
- Q. L'année dernière, le Comité permanent des Affaires indiennes et du Nord canadien a demandé si le Ministère assumait la formation des nouveaux entrepreneurs et leur fournissait un appui gestionnel jusqu'à ce qu'ils soient lancés. Les prochaines stratégies opérationnelles prendront-elles cet aspect en considération?
- R. Bien sûr que oui; toutefois, il y a des problèmes à surmonter. Il existe actuellement des programmes de formation, mais sont-ils adéquats, sont-ils dispensés aux bons endroits et sont-ils administrés par la bonne organisation? Nous avons encore beaucoup à faire avant de pouvoir garantir que la formation donnée est la plus constructive qui soit. Par exemple, nous ne devons pas aliéner les bénéficiaires en les éloignant de leurs communautés, en leur enseignant un différent mode de vie, etc. Nous ne devons pas enseigner aux Indiens une forme de technologie qui ne serait d'aucune utilité dans leur environnement. Nous ne devons pas leur apprendre les techniques de gestion propres à une grande organisation. Et il existe toute une gamme de problèmes de ce genre.
- Q. La Division de l'immobilier (Direction de la promotion économique) est en grande partie responsable de la mise en branle d'importants projets tels que le centre commercial de Le Pas, celui de Sept-Iles et quelques motels de propriété indienne. Certains parlementaires se seraient élevés contre ces dépenses, entraînant ainsi une réduction de plus d'un million de dollars sur la consolidation de chacun des projets. Les prochaines stratégies commanderont-elles ce genre de dépenses à l'avenir?
- R. Il est évident que nous recevons encore des demandes relatives à la consolidation de projets de grande envergure; toutefois, il importe que l'aide financière accordée ne nuise pas aux travaux courants de promotion économique. C'est ce que les grandes entreprises ont eu tendance à faire jusqu'ici, non pas d'accaparer une trop grande part des fonds réservés aux maigres res-

sources techniques disponibles. La disponibilité humaine reste probablement l'aspect le plus important parce qu'il est difficile de trouver les personnes les mieux qualifiées pour entreprendre les projets de grande envergure. Malheureusement, cet aspect nous échappait auparavant; nous n'avons pas étudié assez longuement chacun des grands projets. De plus, certains ont été entrepris conjointement par le Ministère et les communautés et ils ont probablement connu des débuts trop rapides afin de donner bonne apparence, et ce, sans une étude suffisante des besoins locaux de promotion économique.

D'autre part, le centre commercial de Le Pas, par exemple, représente une réussite économique à la lumière de ses cinq années d'existence. Il a apporté de nombreux changements à la localité et à ses habitants. Reste à savoir si ces changements sont tous bénéfiques. Attendons encore quatre ou cinq ans. À l'avenir, nous attendrons davantage que les bandes prennent elles-mêmes l'initiative. À Abénaki et à Sept-Iles, les Indiens ont eu à faire face à des problèmes et à des coûts de développement. Ils ont engagé un conseiller pour remettre les choses en place. Jusqu'à présent, ce geste semble avoir porté fruits. À mon avis, les projets relatifs au domaine immobilier sont néfastes sur d'autres plans. Aliéner les possibilités des terres d'appartenance indienne durant un certain temps requiert toujours beaucoup de prudence. Il faut s'assurer que les fruits résultant de l'aliénation en valent vraiment la peine. Mais il serait faux de prétendre que nous voulons désormais aider seulement les petites entreprises car elles semblent remporter plus de succès.

- Q. Le *Globe and Mail* a cité le directeur de la Promotion économique (opérations) dans un article où il était dit que le Ministère soutenait des entreprises non florissantes, désobéissant ainsi à « certaines règles ». Quelles sont les règles ou restrictions du Fonds sur ce plan?
- R. La seule règle est la viabilité des entreprises et cette exigence fait aussi partie des objectifs de la promotion économique. Il n'y a toutefois pas de limites de temps, et c'est peut-être ce qui prête à interprétation. Ainsi, l'on croit généralement que l'investissement initial doit contribuer à la viabilité de l'entreprise et que celle-ci, en tant qu'entité, doit pouvoir survivre d'elle-même. Elle ne doit pas compter sur l'aide continue du Ministère. D'après moi, cette notion de viabilité est quelque peu rigide, mais ce sont là les restrictions auxquelles notre programme s'est toujours soumis. Ces règles ne peuvent toutefois tenir car elles n'ont pas de sens. Elles n'en ont pas dans le contexte des clients que nous essayons de servir. Plutôt que de déroger aux règles, le Ministère aurait dû les changer. C'est de cette règle que voulait parler le directeur de la Promotion économique. D'après vous, il vaut mieux financer une entreprise qui n'en-

registre pas de profits soit à cause de son isolement ou d'autres circonstances, mais qui permet aux gens de travailler et de ne pas avoir recours au bien-être social. Malheureusement, nous ne possédons pas de bons mécanismes de financement. Accorder des prêts n'arrange rien, et nous manquons de crédits de subvention ou de contribution; c'est de là que surgissent les problèmes.

- Q. Auparavant, le Fonds accordait des millions de dollars à des projets de construction de centres commerciaux. Qu'indiquent les courbes de profits et pertes du centre Otineka à Le Pas (Manitoba), par exemple?
- R. Le centre Otineka a de bonnes possibilités à long terme. Il subira probablement encore des pertes durant les trois, quatre ou cinq prochaines années, mais devrait enregistrer des profits à longue échéance et pourra ainsi rembourser ses dettes. Toutefois, il serait peut-être préférable de lui injecter du nouveau capital, de manière qu'il soit rentable dans deux ou trois ans. La bande et la localité s'en porteraient beaucoup mieux que si nous laissons le centre se débattre avec son avoir actuel, en attendant de recouvrer nos investissements au bout de 20 ans.

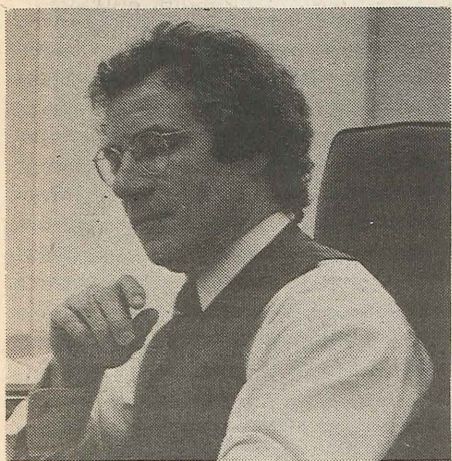
À moins de subir des catastrophes exceptionnelles, le centre commercial Otineka sera capable d'éliminer ses pertes d'ici quelques années. De la façon dont se présentent les choses actuellement, il pourra survivre et facilement rembourser ses dettes. L'aspect le plus intéressant de ce projet, c'est sa répercussion sur la localité. Il faudra voir dans cinq ans ce qu'en pensent les dirigeants de la collectivité. Déjà, ils n'entrevoient que du bien pour l'avenir, et c'est ce qui importe.

- Q. Comment le Ministère assurera-t-il l'utilisation optimale du F.P.E.I.?
- R. Je contournerai un peu la question. L'emploi optimal du Fonds sous-entend le respect des priorités et des objectifs de nos clients, à savoir les Indiens. Je ne dis pas que c'est ce qui se produira à coup sûr car il faut attendre les résultats de l'enquête du groupe de travail. Il ressort toutefois de l'étude qu'il y a eu une amélioration de l'efficacité des relations entre le Ministère et les Indiens pour ce qui est de l'élaboration des *priorités relatives aux critères* et de la planification au niveau des localités. Afin de déterminer le meilleur emploi du Fonds, il faudra, je suppose, élaborer des priorités avec les Indiens, probablement au niveau régional, et des méthodes de planification au niveau local. Ainsi, lorsque nous effectuerons un investissement, il sera possible d'en indiquer de façon précise les bénéficiaires et l'objet. Jusqu'à maintenant, nous avons souffert d'un manque de décisions relatives aux objectifs. En d'autres mots, lorsque vous vous engagez dans un projet, il était difficile d'en cerner les objectifs d'exploitation et d'affirmer que le projet répondrait aux priorités des bénéficiaires visés.

ECONOMIC DEVELOPMENT

IDEAS/IDÉES
SPECIAL SUPPLEMENT

What the Operational Improvement Process is All About



*Interview With Mr. R. H. Knox —
Director, Economic Development.*

by H. H. Bernard

The operation improvement process is concerned with the efficiency with which Economic Development is doing its job. The question is are Indian businesses being assisted in the best way, not whether there should be assistance for Indian businesses. The process started when it became clear to the ADM that a number of companies or projects were not doing what they set out to do. They were becoming insolvent, or required much more money than was originally intended, or they weren't creating the jobs expected for the money expended. This was not because the projects weren't, in themselves, good ideas, but something was going wrong with the administrative side of the system. As a first is trying to stabilize the fund.

really happened to Economic Development's method of operation was started. Three specific studies were initiated. One was a study specifically for the ADM designed to look at the total Economic Development activity to identify major problems, and design a work program to find solutions. What we've done is identify these principal areas in the operation which require adjustment and improvement and developed a series of projects in relation to them.

The second studies by Woods, Gordon & G. Management Consultants, looks specifically at the Indian Economic Development Fund, or use by the program of Economic Development including contributions, loans, and guarantees.

The third study, by the Manage-

ment Consultants Service Division of the Department, looked specifically at how projects are designed and developed, and what administrative problems are experienced at the field level. All three studies together constitute a comprehensive assessment.

There are six basic projects. The first is trying to stabilize the fund. We found, when we looked at the fund, that the existing projects are creating such demands on the fund that resources for future economic development are being eventually eliminated. A lot of projects are not capitalized properly, many have not been properly planned, some indeed are insolvent. These problem projects must either be placed on a sound operating basis with proper

financial support or, if necessary, closed down.

The second project is to look at the objectives of the fund. We found that there was a clear mandate, but the mandate and activities were inconsistent in other words, (projects are being done for purposes which do not fall within the goals of the fund). Possibly our objectives are not sufficiently defined or perhaps other programs are necessary to fill program vacancies which are now being filled through misuse of Economic Development funds.

The third project is looking at the program base and proposing some adjustments to make it consistent with what the people actually want to do. One of the reasons that Economic Development has fallen off the track is that socio-economic development projects are being done using narrowly defined Economic Development goals.

The fourth project that we identified relates specifically to the loan fund. What we found was that the loan funds and guarantees were being used really to provide equity. It's just not made for that.

In effect too little equity funds have been available so that loans were being made that couldn't be repaid. Indian enterprises, in effect, were being put in a position where they were inevitably becoming insolvent. God couldn't have made one of those enterprises work.

The fifth project area concerns large projects. We found that a lot of the large projects were badly planned and badly executed, not from the Indian's point of view necessarily as much as the department's point of view. Systems must be developed for handling large projects that will do two things. First of all the system will bring to bear on the project, the sort of resources that are required to get it implemented properly. Secondly, the system must ensure that large projects do not become a drag on the fund.

The sixth project is extended to design information and operational reporting systems. Economic Development lacks effective information systems and instead it will not be possible to implement improved administration without a task system. We have added one more activity which is really the key. That is to work with the Department and Indians, in implementing the findings of all these projects. The projects are really designing systems! The real guts of the operation happens with the people, the staff. So the last activity is a series of workshops to develop effective operating standards, priorities, mechanisms of planning with the clients, and a training program designed for staff, Indians and bands using the program to try to develop a better way of using Indian Economic Development. One of the problems is that Economic Development has been a misunderstood instrument right from the very beginning.

Q. The prevailing in-house perception is that the I.E.D.F. fund is bankrupt. How would you respond to that interpretation? If indeed the fund is "bankrupt", the Department will presumably take some measures towards requesting supplementary money from Parliament. What form will this submission take and at what calendar date will the fund be formally re-vitalized?

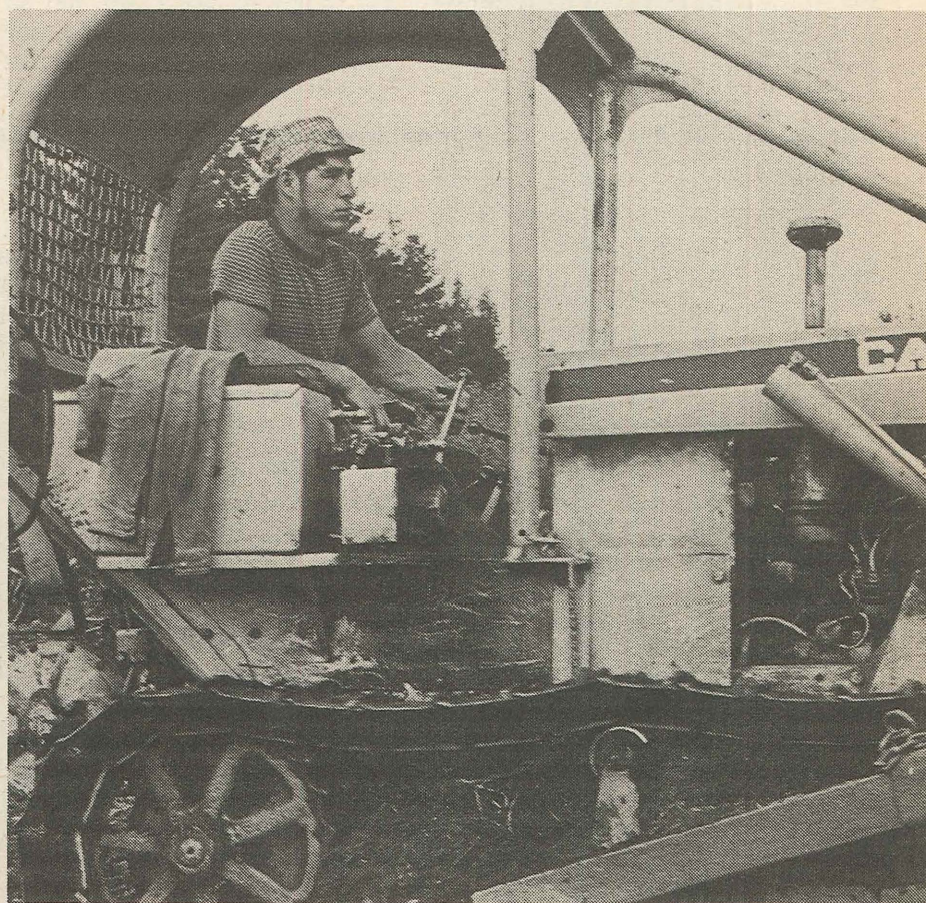
A. I guess the first thing is that the fund can't be bankrupt. It's like saying the government is bankrupt. I used the word bankrupting at one stage to draw peoples' attention to the kind of dilemma into which the fund was falling. The fund was set up originally with three components. First there is a direct loan fund of approximately \$70 million, which was intended to be a revolving fund. In other words, it was intended to be a fund where money went out and was paid back and lent again. The second component is a guarantee of bank loans. This had about 30 million in it originally, to insure or guarantee loans made to an Indian or an Indian corporation from a bank. We could provide security in effect, when it wasn't available from other sources. The original idea was that the fund could be used to double the amount of the actual \$30 million. The idea was that we would not lose more than \$30 million, if \$60 million was guaranteed. Experience has shown however, that our risk is far greater than 50%, so that this assumption will have to be reviewed. The third component of the fund is the grants and contributions which involves approximately \$10 million a year for equity and technical support.

Now, to come to your question, is the I.E.D.F. "bankrupt". First of all many loans from the direct loan fund is supposed to resolve that is, money is lent as required and is supposedly put back in, but that is not the case. So that part of the fund cannot be collected because the costs of an enterprise spirals more than it revolves like a whirlpool going steadily down the drain. That is one problem.

A second problem is that the grant and contribution money which was intended to provide equity for new Economic Development is being used to cover the costs of existing enterprises instead. In fact, about 60 - 70% of the fund in this past year has been used to sustain and repair past problems in capitalization, management and planning.

The same thing is beginning to happen with the guarantee loan system. This is the third problem. Originally the concept of the guarantees was to replace the security which a person needs, but many Indians have to get a loan at a bank. Instead it is being demanded in cases where other kinds of security are available and frequently, because a government guarantee is about as good security as you can get, loans are being made that shouldn't or are not being administered properly. So the integrity of guarantees is beginning to slip.

In effect I.E.D.F. is now in a situation where it is being used to support past Economic Development rather than future Economic Development. Funds are being removed from the direct loan and guarantee components without being replaced and new commitments are being where there are no funds to meet them. In normal business terms when you haven't set enough money



aside to meet some commitments, you are insolvent if you can't get more. So that is why the expression bankruptcy was used.

Now the second part of the question. What corrective action is being taken? In government, as in business, you can only obtain additional funds if your credit is good. In the case of the I.E.D.F. there are some problems: too many unsuccessful projects, too many uncollected loans, so that we will have to demonstrate some improvement in management to obtain more funding. That is what we're doing now. There are two basic thrusts.

One approach is to deal with projects that are under-capitalized or that don't have sufficient equity, or that are just too expensive to continue, or put some of those on a different financial arrangement so they won't continue to demand additional funds, or close some and look for other, less expensive, ways to achieve economic development goals. It may require facing up to the fact that you have got to subsidize a developing industry over a period of three to

four years. But at least we will know what the costs are going to be. The second approach is to re-define our programs and the way we do things. This is what a number of projects are designed to do, including looking at our objectives, adjusting existing programs, improving loan fund administration, changing the way large projects are handled, and developing a management information system. Once we have completed these tasks we will request funds to deal with existing problems and get project approval is necessary, for additional funds for improved economic development problems. We hope to go forward with the necessary submissions before the end of the fiscal year. Additional funding won't be easy to get. It may require re-capitalizing deleting some debts and providing some continuous support which could cost \$30 - \$35 million, including \$15 - \$20 million in the next fiscal year.

It's going to be hard to persuade Treasury Board and the Government that there is a good reason to add more money for future Economic Development.

Q. Precisely what is your role in the evaluation of Economic Development for Indian Affairs?

A. My role emanates out of the Economic Development division study I did for the ADM, which set out an action plan for dealing with operational problems. Now I am implementing that plan.

I am really working on behalf of the Director General, John McGilp, who is for seeing through the operational improvement process.

Q. How long will the review of the Economic Development Branch last? When will Indian people be told of the final results?

A. The real review of Economic Development is really being done by the N.I.B.-Departmental task force on Socio-Economic Development, in which Indian people are not only intimately involved but have the leadership role. The Operational Improvement process as it is called is what we're doing internally, with the cooperation and involvement of the N.I.B. is an attempt to massage what we've got into some kind of working order. The scheduled completion or the final report of the Socio-Economic task force, I believe, is due in June of this year.

It will be made to the N.I.B.-Cabinet Committee. Presumably they will make the decisions about the kind of programming that will be developed based on this project. The Indian people will know about the final result, having participated in the process of development.

Q. How involved is the National Indian Brotherhood in these Departmental Improvement Studies?

A. The N.I.B. is involved at three levels. There is a central steering group called the Special Task Group. Alex Dedam, who is responsible for co-ordinating the activities of the Socio-Economic Task Force on behalf of the N.I.B. is on this committee. All reports go to the N.I.B. and are reviewed by their Economic

Development Committees. Each has been asked to involve the Indian organization in their areas, to make sure that they are fully informed. We've requested N.I.B. participation wherever the N.I.B. feels appropriate participation directly on projects has been limited because the projects are administratively oriented and time consuming not policy activities which is necessarily their prime concerns.

Q. With regard to the current task force on economic planning for Indians, is the task force conducting an inquiry on the basis of testimony of Indian people who are involved in businesses of their own?

A. The Socio-Economic Task Force of course involves the Indians and Indian organizations directly. Operational Improvement projects are in effect implementation activities based on three specific studies: the overview study which I did, the Woods, Gordon study of the I.E.D.F. and the Departmental Management Consulting Services study of project administration. In the case of my study about half of the projects I reviewed involved discussion with Indians. Woods, Gordon met with Indian businessmen throughout the study. The M.C.S. study involved detailed analysis of about 40 projects and I believe they spoke to Indian businessmen in virtually every case. If there is a generalization to be made from these contacts it is that we haven't recognized the development requirements of Indians and support that is necessary for any business, regardless of whether it's Indian or not, in getting it off the ground. If you're a major company, you have built-in capacities. If you've never run a business, you have a huge amount of ground that you have to cover. It doesn't matter who you are, you still have to cover that ground.

Q. Within the context of the current task forces on economic strate-

gy, what definition is being given to the term "economic development"?

A. In fact, there is no good definition for Economic Development. It's a very confused kind of term. It is part of the responsibility of Economic Task Force to try and define what economic development should be in the long-term. The Department and Indians have to come to terms with the operational implications of what Economic Development is. Traditionally economic development, whether for Indians or others, means a whole range of things, including the improvement of financial independence. That is the ability to operate independently of external support, to furnish appropriate jobs in appropriate communities. It means more than just establishing businesses. I think we consider Economic Development to be providing programs to help reach a level of independence so that Indian people can function independently in their communities in a cultural environment in which they wish to function. It's more than just providing money. It must involve technical support and training. Economic Development implies a wider development of the community. What has been done in the past looks much more like straight development.

Q. How much money has been expended towards Indian Economic Development since the fund, with an original \$60 million, was started in 1970?

A. The total investment April 1970 to September 1976 was \$143.8 million but that is not all outstanding at this particular point. There is at present \$52.8 million outstanding in direct loans and \$30.5 million outstanding in guaranteed loans. The balance is in loans that have been repaid and of course that gives you approximately \$80 million, and then you throw in equity that has been paid out in terms of grants and contributions which probably accounts for about \$50 million.

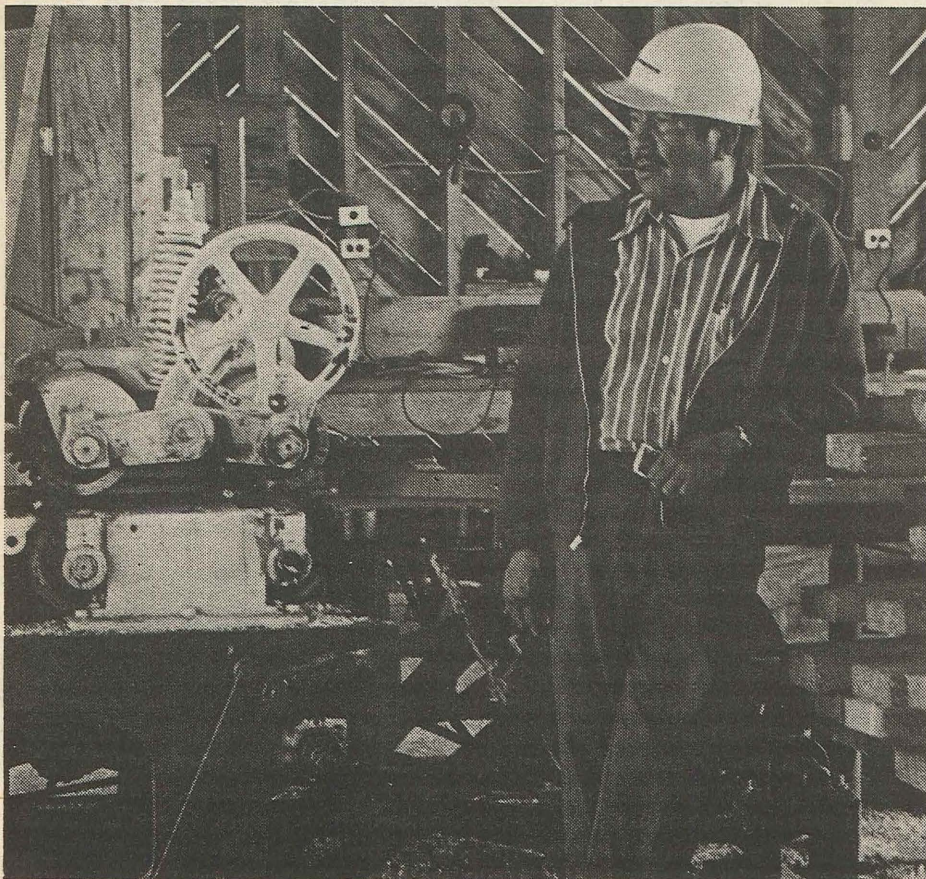
Q. Are funds still available for economic development on Indian reserves? To the same extent? Is there currently any restriction on the kinds of projects which would qualify for funds, or for that matter, technical, management, and follow-up advice and monitoring?

A. Funds are still available for economic development, but we're not, for the moment, encouraging new economic development because that could create commitments without the bucks or the right kind of bucks to satisfy them. There is about \$14 million left in the direct loan fund. In the guaranteed fund — we're over the \$30 million mark which was originally authorized. Our expenditure should not go much beyond the \$30 million mark until we see the kind of risk involved in our current projects. In grants and contributions there is very little money left because most of this is being soaked up by existing enterprises. As for the second part of the question there are no restrictions or policies on the kinds of projects that

qualify for funds. Perhaps based on our recent experience there should be some but more likely each project should be listed on its own merits, its ability to use money effectively for economic development and its ability to survive in existing market conditions. Perhaps there should be rules of thumb which would give preference to labour intensive projects although there isn't now. Our experience in the past 2-3 years also suggests that small enterprises are more successful than large enterprises. Highly technical projects are more difficult, fairly straight forward ones, and have higher risks. More resources that are natural to a community, also improves development opportunities but these are rules of thumb merits. Another point of your question concerned technical and support resources. These are only restricted by their generally limited availability. In the future, it will be important to develop priorities and criteria that will allow resources to be distributed more internally; to decide for instance on a provincial basis, or hopefully on a band basis. What is important is short-term and long-term jobs, jobs in the north, jobs in the south, agriculture — or in manufacturing. Where should our emphasis be? The fact is that there will not be enough money to do all economic development.

Q. There seems to have been a fairly high rate of failure among Indian enterprises. What kinds of problems are encountered by Indian businessmen, and what systems exist for Indians to register their problems with the Department?

A. I honestly don't think that there is a higher rate of failure among Indian businesses than there is in similar businesses with similar kinds of problems. If you look at economic development in remote areas with people without formal skills — without a background of developing business and without experience in the economy that sets the development rule. Anyway our record in development both nationally and internationally has not been all that great. I think that there has been an *apparent* high rate of failure among the Indian enterprises which have been supported by the Indian Economic Development Fund. For one thing these enterprises probably involve more risks and have more start-up problems than others. For example it doesn't account for the best of development or else the fund was used in the wrong way, providing too high capitalization, or too large a loan component and the enterprise is out-burdened with fixed costs. Or if the need for technical support hasn't been properly provided for, then you inevitably have a high rate of "failure". I think that's what's happening in Indian Economic Development. But let's make a distinction between financial failure and development involvement. A lot of enterprises have succeeded in doing very good things for the communities in which they operate. The kinds of prob-





lems encountered by Indian businessmen relate to expertise, experience, technical knowledge and remoteness from the market, and lack of marketing expertise. These are the same problems that are met by any other new businessman. A problem which may be peculiar to Indians is that frequently projects are established in their own community, relevant to their own particular cultural interests and within their own political structures. These additional conditions create problems when you are attempting to transfer another kind of technology and structure into condition which are not designed to handle them. Those are bad problems — those are the problems which Indians *want* to have. What we have to do is find structures and approaches which deal with such problems. What systems exist for Indians to register their problems with the Department? No more than the existing system — the relationship between the District office and the Indians themselves. I think that there registering of problems may not be good because there is not a good recognition of problems. And that is as much the Indians' problems as it is the Department's fault. In fact what is needed is an effective system of local planning of needs identification, resource analysis and development strategy. On the Department's part, a way of responding to this local land planning is requested.

- Q. Are there any problems, unique to Indian businesses, which you would not find in the general society?
- A. They mostly relate to Indian aspirations — those aren't problems. They are differences which Indian people want to pursue. Also, generally speaking, a lot of Indian communities are less developed than southern communities; less developed in terms of having an adequate reservoir of appropriate skills — less developed in terms of their sense of dependency. I know this is a touchy issue. If you are dependent on subsidy for, say, 25 or 30 years, it creates its own kind of culture, and attitudes. You

find that in white communities as well. Perhaps the dependency created isn't quite as complete, but it's a development problem — one that you can overcome.

- Q. The Standing Committee on Indian Affairs and Northern Development asked last year whether the Department provided training to new Indian businessmen and management support until they were on their feet, so to speak. Do future operational plans take this into account?

- A. The answer to that is a resounding yes. However, there are problems. There are training programs that are available now. However are they the right kind, are they available in the right place and administered by the right organization? There are a lot of issues to be solved, in terms of making sure that the training given is the most constructive kind. It should not alienate people by taking them out of their community and giving them different lifestyles, etc. It shouldn't teach technology that is inappropriate to areas that people live in. It shouldn't encourage management techniques suitable to a large bureaucracy. There is a whole range of problems like that.

- Q. The real estate division of the Economic Development Branch was basically responsible for getting into large scale projects such as The Pas Shopping Centre, Sept-Iles Shopping Centre, and a couple of Indian-owned motels. Apparently this was frowned upon by certain parliamentarians and there was subsequently a de-escalation of spending on this scale (over \$1 million each). Do future plans call for this kind of spending in the near future?

- A. You can't eliminate the demand for need for large-scale investment, however, we have to make sure large-scale investment doesn't interfere with day to day economic development. This is what large projects have tended to do in the past, not eating up a big, big chunk of the fund covering the limited technical resources available. Probably people-time is a more important commodity in this case because it's hard to find the right expertise to handle large projects, and that's one of the things we haven't done in the past. We haven't devoted enough time to large projects. In addition some of the large projects started with the Department and the communities and may have been introduced quickly to give visibility without much thought to local developmental needs — On the other hand the Pas Shopping Centre, for instance, is an excellent example in economics if you look at it in five years. It has made incredible changes to the community, to the people and to their self-image. Whether they're all positive changes remains to be seen. It'll take another 4 or 5 years to decide. In the future we would tend to depend much more on the initiative coming from the banns themselves. In Abenaki and Sept-Iles, they faced up to problems and developmental costs. The band hired a development consultant

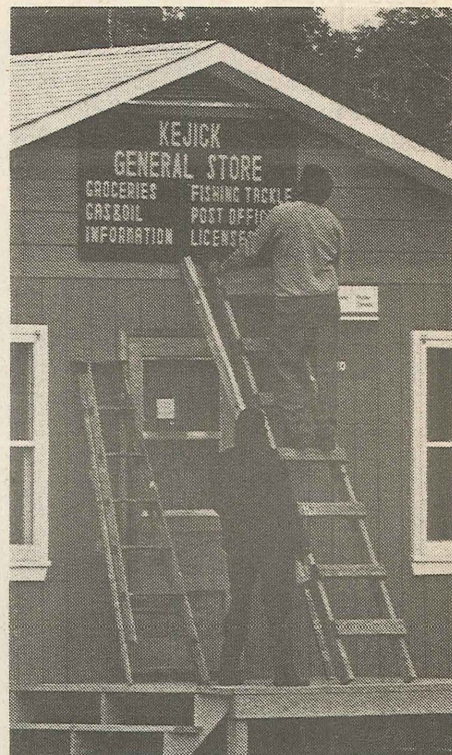
to put the thing in place and that's been very successful, at least it appears so at this stage. I should say that real estate enterprises may be negative for other reasons. You potentially alienate some of the land that belongs to the Indians, a basic resource, for a period of time. And you've got to be very careful when you do that, to make sure that the kind of return that you're going to get on that investment is appropriate. No one is saying, "no more large enterprises: just small enterprises, because they seem to have worked better".

- Q. The Director of Economic Development, Operations, was quoted in a Globe and Mail article as saying that the Department sustained certain business enterprises, particularly ones that were not prospering, and "broke a few rules" in so doing. What are the rules and/or constraints of the Fund's administration in this respect?

- A. The rule is the rule of viability, and the Economic Development objectives say that an enterprise must be viable. It doesn't say when it has to be viable. That, perhaps, is the thing open to interpretation. It tends to be interpreted that, when you make your initial investment, you make it in a way to contribute to the viability of the enterprise. Furthermore, the enterprise as an entity has to survive on its own. It can't lean on the department for continued support. Now I think that that's a slightly rigid idea of viability, but those are the constraints that have been used in the past. Those rules have to be broken because they are nonsense. They are nonsense in the context of the clients that we're trying to deal with. Instead of breaking the rules, we should have changed the rules. It's that kind of rule which he was referring to. Specifically he was saying if you have an enterprise which is taking people off welfare, even though because of its isolation, or because of other circumstances, it may not be making money, you've got a choice to make, and the choice is that you keep the jobs functioning even if you have to subsidize them. We have no good mechanism for subsidizing them. You can't make a loan to subsidize something because that's nonsense, and if you don't have enough grant and contribution money you can't subsidize them, and that's the kind of problem that we had.

- Q. In the past, the Fund has allocated millions of dollars, particularly in recent years, to large shopping malls and complexes. What is the current profit-loss patterns of, for example, Otineka Mall at The Pas, Manitoba?

- A. Otineka Mall has good long term potential. What this means is that it probably is going to, on its current capitalization, sustain a loss of some size over the next three to four or five years. But in the long run it should make money. It should be able to pay off its loans. Maybe it's more important for it to be recapitalized so its making money, let's say, in two or three years. That will be more beneficial to the



Band, to the community, than if we simply leave it with its current capitalization and, eventually, after 20 years, got all our money out of it. A simple answer is that Otineka Mall should be able to sustain losses in the next few years but, in the long run, unless something unforeseen happens like the whole world goes to hell in a handcart, it should survive and be able to pay off its loans as it is presently structured. The interesting thing about that one is to see the kind of impact it has had, how it changed the community, how it will have changed the community in which it operates, and in five years ask the leaders in that community how they feel about it. Right now they feel very positive about it and that's good.

- Q. How will the Department ensure "optimum use of the I.E.D.F. funds"?

- A. I'll hedge a bit on this particular one. The optimum use of I.E.D.F. funds implies that the funds are being used consistent with the priorities and goals of the people that we're trying to serve, namely the Indians. I can't say this will happen for sure, because it will be anticipating the task force study. The implications of the force study is that there is a much more effective interaction between Indians and the Department in determining *priorities of criteria* and doing basic community level planning. I suspect that the way the optimum use of I.E.D.F. funds will be determined is that priorities of criteria will be developed in co-operation with Indians, probably at the regional level, and the planning structures will also be developed at the local basis and therefore, when an investment is made it will be possible to say where, and for what purpose the investment is being made. The problem to date has been that there was very little decision about developmental goals. In other words, when you entered into a project, it was difficult to say what developmental goal you were trying to achieve and whether that was consistent with the priorities of the people you were trying to serve.